

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Journal du Cultivateur,

ET

PROCÉDÉS

DU

Bureau d'Agriculture du Bas-Canada.

Vol. IV. No. 10, Montréal, Février, 1857.

FRANC DE PORT.

Prix 2s 6d par année, payable d'avance.

Journal du Cultivateur.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un article extrait du *New England Farmer*, sur l'*Economie Rurale de la Nouvelle Angleterre*. Il est long, mais il vaut la peine d'être lu avec soin. Il est évidemment écrit par un homme qui a vu ce qu'il décrit, dans la Vieille et la Nouvelle Angleterre, et il connaît bien les points faibles de notre Agriculture Américaine. On sait que l'on peut faire des objections à ce qu'il dit, par rapport à la différence des circonstances et du climat, mais cependant la grande vérité reste, que si la culture était pratiquée dans la Grande Bretagne comme elle l'est dans les États-Unis et les Provinces Britanniques, ne les paierait pas mieux qu'ici; peut-être beaucoup moins. Le fait est que la culture est une affaire quelque peu compliquée, demandant des calculs et des ajustements claires; et que dans un nouveau pays où le nouveau colon est obligé de plier aux circonstances, et trouve un degré de fertilité naturelle pour suppléer au défaut d'habileté et aux omissions nécessaires, il est difficile d'introduire cet ajustement soigneux de toutes les parties de la ferme, cette adaptation de toutes à chacune, dominant dans le vieux monde. Cependant, le temps est arrivé où il faut tenter de le faire: et nous espérons que les cultivateurs intelligents et lecteurs de l'Amérique, montreront que l'agriculture de ce côté de l'Atlantique peut être pratiquée par les cultivateurs propriétaires, avec autant d'habileté que par les

cultivateurs locataires de l'Angleterre, et avec des résultats plus profitables.

Nous appelons aussi l'attention sur un article sur la *Culture des Fruits pour le Marché*. Il faut de plus grandes quantités de fruits pour les grandes villes du Canada, surtout des meilleures espèces de petits fruits, et les facilités actuelles par les chemins de fer permettent que cette culture soit pratiquée à une plus grande distance des villes qu'auparavant, ainsi que conditions variées du sol et du climat. D'excellents fruits et légumes sont apportés sur nos marchés dans nos villes Canadiennes, et souvent en grande quantité; mais néanmoins il n'y a pas assez de petits fruits. Nous pouvons citer le plus précieux, la fraise; et les belles sortes de framboises, les mûres, les cerises et les prunes sont aussi bien rares. A des prix plus bas que les prix ordinaires, ceux qui en connaîtraient la culture, et qui les cultiveraient sur une grande échelle, feraient de grands profits.

—:0:—

Utilité de la Neige.

La neige est en Canada un de ces dons sur abondants de la Providence qui, comme l'air que nous respirons et l'eau que nous buvons, sont souvent trop ordinaires pour exciter notre intérêt et notre reconnaissance. Néanmoins la neige est une chose merveilleuse dans son origine et sa structure, et elle est d'une grande et importante utilité dans la nature. La neige est de la vapeur gelée, tandis que la glace est de l'eau gelée. La vapeur en gelant, comme nous pouvons le voir en regardant les carreaux gelés d'une

fenêtre, et les petites touffes d'aiguilles glacées qui se forment dans les temps froids sur la tête des clous, forme des cristaux délicats, qui mis à l'air comme les flocons de neiges, sont excessivement minces, six pellicules de glace forment souvent des étoiles par la projection des expansions de leurs angles. Dans les temps doux ces étoiles deviennent très grandes, et se mêlant ensemble, elles forment de grands flocons. Les parties minces et douces des cristaux de neige, rendent la surface polie comme la trace polie du sleigh, et la légèreté et la porosité de la masse la rendent un des meilleurs non-conducteurs de la chaleur, et conséquemment l'aident à protéger le sol de la gelée excessive.

La neige est en vérité une grande couverture laineuse étendue sur la surface, pour protéger les plantes tendres et empêcher la gelée de pénétrer trop profondément dans le sol. Ceci est si vrai que quelque froid que soit l'air au-dessus, la température sous la neige est rarement beaucoup au-dessous du point gelant. Delà, sous une épaisse couverture de neige, le sol n'est que légèrement gelé; et quand la neige est partie, la végétation n'est pas retardée par la froideur d'un sous-sol gelé. Sous la neige la température est aussi égale, ce qui empêche la gelée et le dégel d'endommager les plantes. Plusieurs plantes peuvent être mises dans le sol gelé sans souffrir de dommage, mais si elles gèlent et dégelent, elles périssent aussitôt.

Mais la neige n'est pas seulement une couverture, c'est un engrais, ou plutôt un collecteur d'engrais. La vieille impression po-

pulaire à cet effet, est confirmée par l'investigation chimique. Il a été établi par Liebig et Johnston que, tandis que la composition de la neige nouvellement tombée est presque identique avec celle de l'eau de pluie, la neige qui est restée sur la terre pendant quelque temps, fournit, quand elle est fondue, une quantité d'ammoniac qui n'y était pas auparavant. Ceci se fait par la nature poreuse de la matière, qui l'aide à absorber des vapeurs ammoniacales ou autres, purifiant ainsi l'air et en même temps amassent un des engrais les plus riches et les plus volatiles pour la végétation dans le printemps. On sait aussi que l'ammoniac aide à la plante à pousser avec moins de lumière qu'elle n'en requiert ordinairement, alors il n'est pas impossible que quand elle est sous la neige, ayant une abondante provision de cette substance, elle puisse réellement croître. Ceci, aussi bien que l'effet d'un dégel graduel de la neige en empêchant la gelée de faire mourir les feuilles, peut nous rendre compte de la couleur verte brillante qu'a souvent l'herbe après que la neige est partie.

La neige comme la pluie tombe sur les terres du juste et de l'injuste. Elle favorise le mauvais cultivateur comme le bon. Néanmoins les utilités ci-dessus mentionnées, suggèrent la question—employons nous tous les moyens en notre pouvoir pour recevoir le bénéfice de ce don utile de la nature? Nous essayons toujours à laisser la terre nue et exposée à l'influence des tempêtes de Phiver, et à faire amasser la neige, et à remplir les cours d'eau et les endroits bas, au lieu d'en couvrir également la terre. De cette manière, une grande partie de son bienfait est perdue. Dans la nature, d'un autre côté, l'abridés forêts, et même des arbrisseaux et des herbages flétris, assure une couverture de neige plus égale. S'il est possible, nous imiterons la nature en ceci, et avec des arbres ou des haies vives, nous abriterons ces places que nous avons trouvées, par expérience, dépourvues de leur couverture naturelle d'hiver. Les bienfaits d'un tel abri sont largement réalisés dans la Grande Bretagne, et aussi sur les nouvelles fermes dans ce pays, encore abritées par les forêts; mais la surface nue de plusieurs des vieux districts, a besoin de cette protection contre les effets destructeurs des gelées de Phiver, ajoutés aux autres causes de sa stérilité augmentant.

D'autres effets de la distribution plus ou moins égale de la neige sont aussi dignes

remarque. Quand des parties d'un champs sont nues et d'autres couvertes de bancs de neige, la pénétration de la gelée est inégale, et l'eau de neige au lieu de pénétrer avec sa matière ammoniacale dans le sol, coule dans rigoles et les ruisseaux, se faisant un cours dans la terre molle, et se rendant rapidement aux ruisseaux et aux rivières. Ainsi il y a deux pertes indépendamment des nombreux inconvénients des monceaux de neige en hiver.

—:—

**IMPORTATION DE GRAIN, GRAINES
DE SEMENCE, RACINES, ETC.,
DES PAYS ETRANGERS.**

Nous publions la correspondance suivante au sujet de l'importation de grain, graines de semence, etc., des pays étrangers dans le Bas-Canada, pour les y cultiver. L'Hon. Ministre d'Agriculture mérite les remerciements des Agriculteurs pour cette marque d'attention à leurs intérêts, et il est très à désirer que l'on prenne part au sujet afin de se procurer des nouvelles graines de semence—particulièrement du Blé de la Mer Noire, qui a déjà si bien réussi dans le Bas-Canada, mais qu'il faut renouveler souvent. La Chambre d'Agriculture a adressé des Circulaires à toutes les Sociétés d'Agriculture du Bas-Canada, en y incluant la lettre du Ministre, et recommandant le sujet à leur attention à leur Assemblée Annuelle en Février, et demandant une réponse de chacune le ou avant le 15 de Mars prochain, afin que des arrangements soient faits à temps pour embarquer du grain et des graines de semence l'automne prochain de la Baltique ou de la Mer Noire, avant la clôture de la navigation.

BUREAU D'AGRIC. ET DES STAT. }
Toronto, Dec. 17, 1856. }

WILLIAM EVANS, Ecr.,

Secrétaire, B. A.

MON CHER MONSIEUR.—J'ai l'honneur de vous informer, que si la Chambre du Bureau d'Agriculture ou l'Association Agricole désirait approprier une partie de ses fonds à l'achat de quelques espèces particulières de grain, graines, racines, etc., dans les pays étrangers.—ce Département prendrait la responsabilité des achats à être faits par l'entremise du Consul Britannique, sur le lieu, dans le cas où il y aurait un tel Officier dans cet endroit. Le Ministre de l'Agriculture a toute raison de croire que ces Officiers se feront un plaisir de rendre ce service. Il est entendu que toutes les dépenses seront faites par l'Association qui fera

les achats. Veuillez mentionner la chose au Président.

—:—
Votre, etc., avec considération,

WILLIAM HUTTON,

Secrétaire.

GRANTHAM HALL, }
24 Dec., 1856. }

MON CHER MONSIEUR.—En référant à ma lettre de cette date, touchant l'importation de grain pour l'Association des pays étrangers, je prends sur moi d'ordonner une petite quantité de blé de printemps, environ cinquante minots en tout, des différentes sortes, (s'il y en a plus d'une qui croisse), les plus estimées où elles croissent. Il faut que ce soit de bons échantillons de la récolte de l'été dernier. Une mention particulière sera faite que c'est pour la semence. Il serait aussi à désirer (si l'on pouvait promptement obtenir l'information) qui l'on sût quand il fut semé et moissonné. Vous pourrez mentionner que quelques simples, importés dans le Bas-Canada il y a quelques années, ne crurent pas, et demander que l'on prenne toutes les précautions pour éviter d'avoir du grain séché au four ou soumis à quelque procédé qui pourrait avoir détruit ses pouvoirs de végéter. Je désire qu'il soit du voisinage immédiat de Riga. Si le Consul trouve difficile d'exécuter l'ordre, et de l'envoyer de suite, ou pourrait charger d'envoyer l'ordre au Consul à Dantz, en demandant que le grain fût choisi dans ses environs, et envoyé de suite à Hambourg, et je crois qu'entre cette place et Dantz il y a un chemin à lisses. De ce port en Angleterre il y a des bateaux à vapeur. Il pourrait être envoyé de là par nos bateaux à vapeur à Portland, de manière à arriver dans le Bas-Canada en Avril, à temps pour notre semence de printemps. Par ce moyen on gagnerait une année. Comme mon but en mentionnant les places ci-dessus pour l'achat du grain, est par rapport à leur latitude, je demande que l'on aie soin de ne pas acheter du blé qui y est envoyé, pour être vendu, des districts plus au sud. Voulez vous voir à ce que ma lettre soit envoyée au Ministre d'Agriculture, en lui demandant, que si c'est praticable, on mette de suite ma demande à exécution.

Je demeure,

Mon cher Monsieur,

Bien sincèrement votre, etc.

R. N. WATTS,

Prés., B. A.

A WILLIAM EVANS, Ecr.,

Sec.-Tres., B. A.

GRANTHAM HALL, }
24 Dec., 1856. }

MON CHER MONSIEUR.—J'ai reçu copie de la lettre de M. Hutton, du 17 courant, au sujet de l'importation de grain, graines de semence, et racines des pays étrangers.

C'est une bonne idée pratique, et qui peut mieux être mise à exécution, et avec plus d'économie, par le Gouvernement, suivant le plan suggéré, que par des-particuliers. Les Consuls Etrangers sont en partie des marchands, et bien qualifiés à choisir ce dont on a besoin. En remerciant le Ministre d'Agriculture pour sa communication, vous l'informeront qu'elle sera mise devant le Bureau à sa prochaine assemblée, qui, cependant, n'aura pas lieu avant la fin de l'hiver ou l'ouverture de la navigation.

Il n'y a pas de doute que le Bureau déterminera quelque plan désirable de profiter de l'offre.

Dans l'intervalle, ça avancera l'affaire, si vous vous assurez des Présidents des Sociétés d'Agriculture s'ils sont disposés (et de quelle manière, mentionnant les particularités) à profiter de l'offre aux conditions prescrites dans la lettre de M. Hutton. Vous leur demanderez de vous envoyer une réponse avant le 15 de Mars prochain. Les Sociétés s'assemblent en Février pour se re-organiser. Elles auront donc l'occasion de se consulter et le temps de répondre avant cette date. Tout l'été restera alors pour remplir les ordres de la Baltique. Il ne faut pas oublier que la navigation de la Baltique est fermée pendant les mois d'hiver, ce qui me fait croire qu'il est à désirer que toute le Blé pour le Bas-Canada doit avoir crû dans les environs de cette Mer.

Je demeure,

Mon cher Monsieur,

Bien sincèrement votre, etc.

R. N. WATTS,

Pres., B. A.

A WILLIAM EVANS, Esq.,

Sec.-Trés., B. A.

—:—

Egouttage avec des Tuiles.

PAR H. F. FRENCH.

On a assez parlé et écrit pour convaincre tous les cultivateurs éclairés qu'une grande partie de terres dans la Nouvelle Angleterre, qui sont de grande valeur, a besoin d'être égoutté. C'est le cas pour tous nos prairies basses, et une grande partie de nos terrains élevés, surtout où il y a des sources.

L'égouttage avec des tuiles, sans doute, est le meilleur et le moins coûteux, et quoique j'aie vu dans un article écrit dernièrement, que nous ne sommes pas encore arrivés au temps de luxe de faire usage des tuiles, je vois que nos cultivateurs sont décidés à agir dans cette matière comme dans d'autres, sur le principe que ce qui vaut la peine d'être fait, mérite d'être bien fait; et qu'ils ne seront pas satisfaits tant qu'ils n'auront pas adopté la meilleure manière d'égoutter. Pour maintenir l'esprit du siècle, j'ai moi-même fait quelques centaines de verges d'égoutts, sur ma ferme, et je me suis procuré des tuiles d'Albany pour les y poser. Cet essai étant mon premier, je ne puis ac-

tuellement parlé que d'après l'observation et l'information que j'aie eue des hommes et des livres, sur le sujet. Comme ce sujet doit occuper l'attention de nos cultivateurs plus que tout autre, pendant plusieurs années à venir, étant le grand pas suivant à faire dans la marche de l'amélioration sur toutes nos vieilles fermes, il sera excusable de commencer au commencement dans notre discussion. Quoique le lait ne soit que "pour les enfans" ça ne doit pas faire de dommage aux hommes tout-à-fait formés d'y goûter de temps à autre. Ainsi répon dons d'abord :

Que sont les Tuiles à Egoutt ?

Les tuiles à égoutt sont faites d'argile, emblable à la brique, moulées par une machine dans des tubes, ordinairement de quatorze pouces de longueur, et faites dans une briqueterie ou une fournaise, et aussi dures que ce qu'on appelle brique dure. Elles sont de différentes formes et grandeurs. Quelques unes sont rondes, le fond plat, avec la tuile, d'autres sont de la forme d'un fer à cheval, ouvertes au fond, pour être mises sur le fond dur d'un fossé sans dessous, ou dans des terrains mous avec un dessous plat, de même matière que la tuile. La grandeur du calibre varie de 1½ à 6 pouces suivant la quantité d'eau qui doit y passer. C'est une question de convenance de savoir s'il faut employer de très grandes tuiles, ou de mettre deux ou plusieurs conduits plus petits, à côté l'un de l'autre, quand la quantité d'eau est très grande.

Comment les Tuiles sontelles Posées ?

On fait des fossés à la profondeur requise, assez larges pour qu'un homme puisse y marcher. Des mains novices à creuser déclarront qu'elles ne peuvent pas creuser à trois pieds de profondeur, sans faire le fossé de 2½ pieds de largeur; avec de bons outils, je n'ai trouvé aucune difficulté à aller à 4½ pieds de profondeur dans un fossé qui n'avait que deux pieds de largeur au sommet. Les livres Anglais disent que les hommes qui travaillent à la verge, font toujours des fossés très étroits. Mes outils sont, d'abord, une bêche ordinaire; ensuite, une pelle ordinaire, et enfin une pelle avec un manche long, coupée à une manufacture avec des cisailles, de 3½ pouces de largeur au bout, formant une pelle conique. Le fossé est fini avec cette pelle, avec assez de place pour mettre les tuiles droites, et mettre des morceaux de brique ou de pierre, où un joint est trop grand. Après avoir mis les tuiles about l'une de l'autre, le fossé allant en pente, depuis le sommet, je les couvre avec quelque chose qui empêche le sable de s'introduire, que je considère le plus grand ennemi à combattre. J'emploie du tan comme étant la chose la plus convenable. Les livres disent que la tourbe avec l'herbe en bas est ordinairement employée. Le foin, la paille, ou l'écorce de pin ou de bouleau sont aussi employés. Après avoir ainsi couvert les tuiles, je mets dans le fossé la terre qui en a été tirée, à travers la quelle l'eau passe

facilement, comme de sable ou du gravier, ou dans un sol argileux, la terre de la surface. Il est peut être possible que l'argile pure qui s'y durcirait, empêcherait l'eau d'entrer dans les tuiles, et personne de sens commun ne mettrait de l'argile pure mouillée immédiatement sur les tuiles. Enfin, remplissez les fossés et aplanissez la surface, mettant un peu plus de terre au dessus des fossés par elle baissera. La première question demandée par un novice dans l'art de l'égouttage avec des tuiles est toujours,

Comment l'eau entre-t-elle dans les Tuiles ?

La réponse est qu'elle entre aux joints, et par les pores de l'argile brûlé. Le Professeur Mapes dit que, si vous bouchez les deux bouts d'une tuile à égoutter ordinaire, et que vous la mettiez vide sous l'eau elle s'emplira d'eau qui passera à travers les pores en deux minutes. Un Ecossais avec qui je parlais dernièrement, qui est familier avec les opérations pratiques de l'égouttage avec des tuiles, dit qu'on pouvait boucher un bout de la tuile, et y mettre une pinte d'eau chaque jour dans l'année et qu'elle passera à travers. Il ne peut y avoir aucune crainte sur ce point. Dans tout sol excepté l'argile pure, vous ne pouvez pas tenir l'eau hors des tuiles, et on trouve rarement de l'argile qui ne puisse pas être bien égouttée avec les tuiles. Ce n'est rien de nouveau, et il n'y a aucune doute à avoir sur les faits quant à l'opération de l'égouttage par les tuiles.

—:—

CORRESPONDANCE.

—

(A l'Editeur du Journal d'Agriculture.)

MONSIEUR.—Depuis que j'ai l'honneur d'être l'Assistant-Secrétaire de la Chambre d'Agriculture pour le Bas-Canada, j'ai cru voir que l'Acte d'Agriculture était mal-interprété par plusieurs des Officiers des Sociétés d'Agriculture de Comité, qui prennent le trouble de jeter un coup d'œil sur la loi avant d'envoyer quelques documents à cette Chambre, pour recevoir sa sanction, ce qui mettrait les Membres de la Chambre dans une position telle qu'ils ne pouvaient qu'avec peine décider les questions devant eux. L'Acte 16 Vic., Chap. 18, ayant été amendé par l'Acte 19 Vic., Chap. 47, les deux Actes étant réunis, la loi est si embrouillée qu'a peine recevons nous un document régulier sur cinq; c'est pourquoi, j'ai cru qu'il était à propos de faire l'analyse ci-dessous, avant que les Sociétés d'Agriculture ne se réorganisent en Février prochain, et de l'offrir aux Sociétés, avec la confiance qu'elles voudront bien excuser le style dans le quel je l'ai fait.

Croyez moi, etc.

T. CHAGNON,

Ass.-Sec. B. A.

Montréal, 20 Janvier, 1857.

ANALYSE de l'Acte 16 Vic., Chap. 18, et 19 Vic., Chap. 47, pour l'Organisation des Sociétés d'Agriculture dans le Bas-Canada.

Par T. CHAGNON, Ecr., Avocat, et Assistant-Secrétaire du Bureau d'Agriculture pour le Bas-Canada.

[Le premier fut sanctionné le 10 Novembre, 1852, et le second le 19 Juin, 1856.]

Une Société peut être organisée dans chaque Comté, et comment.	I. Depuis et après la date du 1er Acte, 16 Vic., Chap. 18, (1er Janvier, 1853), une Société d'Agriculture pourra être organisée dans chacun des Comtés du Bas-Canada, chacun fois que trente personnes en deviendront Membres, en signant une déclaration suivant la formule de la Cédule A, au bas de cette analyse, et en souscrivant chacune pas moins de cinq chelins chaque année au fonds de la dite Société, et une vraie copie de la dite déclaration devra, sous un mois de la date à laquelle elle aura été signée, être transmise à la Chambre du Bureau d'Agriculture.
Objet de telles Sociétés.	II. D'encourager les progrès de l'Agriculture, en tenant des assemblées pour discuter et entendre des lectures sur les sujets qui se rattachent à la théorie et à la pratique de la culture; d'importer ou se procurer de toute autre manière des graines de semence, plantes et animaux d'espèces nouvelles et précieuses; d'offrir des prix pour des essais sur des questions scientifiques relatives à l'agriculture; de décerner des prix pour l'éducation ou l'introduction d'animaux des meilleures races, l'invention ou l'amélioration de machines ou d'instruments d'agriculture, la production de grains et de toute espèce de végétaux.
Assemblées Annuelles.	III. Les Sociétés tiendront leur Assemblée Annuelle dans le mois de Février de chaque année, et à telle assemblée elles éliront un Président, un Vice-Président et un Secrétaire Trésorier, et pas plus de 7 Directeurs, qui tous ensemble formeront le corps des Directeurs de la dite Société.
Durée du Service des Officiers. Assemblées.	IV. Les Officiers et Directeurs exerceront et pourront exercer pour l'année suivant immédiatement l'assemblée annuelle, et jusqu'à l'élection de leurs successeurs, tous les pouvoirs conférés à la Société par cet Acte, et ils tiendront leurs assemblées conformément à l'ajournement, ou à la notification par écrit donnée à chacun d'eux par ordre du Président, ou, en son absence, par ordre du Vice-Président, une semaine au moins avant le jour fixé pour la tenue de telle assemblée.
Quorum.	Le Quorum sera de cinq au moins, et les dits Officiers et Directeurs auront le pouvoir de faire, à telle assemblée, des statuts ou réglemens pour la régie de la Société, et de les modifier ou abroger.
Rapport Annuel que feront les Directeurs. Ce qu'il contiendra.	V. Les Officiers et Directeurs seront tenus de préparer et de présenter à l'assemblée annuelle un Rapport de leurs procédés pendant l'année, avec le nom des Membres, leur souscription, le nom de ceux à qui des prix ont été accordés, le montant de tels prix respectivement, et le nom de l'animal, article, etc., pour lequel le prix à été décerné, avec des remarques sur l'agriculture du Comté—aussi un état détaillé des recettes et des dépenses, qui, une fois approuvés de l'assemblée, seront entrés dans le Journal de Société, tenu à cet effet; et copie d'iceux, certifiée par le Président, Vice-Président ou Secrétaire, sera transmise au Secrétaire de la Chambre du Bureau d'Agriculture, le ou avant le premier jour d'Avril suivant.
Réponses aux questions du Bureau.	VI. Les Officiers et Directeurs seront tenus de répondre aux questions faites par la Chambre d'Agriculture, ou le Ministre d'Agriculture, et d'agir conformément aux recommandations de la dite Chambre.
Une Exposition chaque année.	VII. Chaque Société de Comté sera tenue de tenir au moins une Exposition chaque année, de produits agricoles, d'animaux, instrumens aratoires, &c., avis en ayant été publiquement affiché dans chaque Paroisse ou Township du dit Comté. Les prix pourront être distribués en argent, en livres sur l'agriculture, en instrumens aratoires ou en grains.
Greniers Publics.	VIII. Au lieu de tenir une Exposition une Société pourra avoir un Grenier Public, des Ecoles d'Agriculture, des Fermes Modèles, pour le progrès de l'Agriculture, en obtenant l'approbation de la Chambre d'Agriculture.
Il ne sera payé aucun salaire.	IX. Le Secrétaire-Trésorier, seulement, pourra avoir un Salaire n'excédant pas sept par cent sur tous les deniers dépensés par telle Société, au lieu d'un salaire et d'une allocation pour papeterie et autres dépenses contingentes.
Les Sociétés seront des Corporations.	X. Les Sociétés organisées sous cet Acte, seront des corps politiques et incorporés, et auront le pouvoir d'acquérir et posséder des terrains, mais pas plus de 100 acres à la fois, pour y tenir leur Exposition ou pour une Ferme Modèle.
Octroi du Gouvernement aux Sociétés.	XI. En voyant un affidavit, suivant la formule de la Cédule B, au bas de cette analyse, signé par le Secrétaire-Trésorier de la Société, et assermenté devant un Juge de Paix, le Vice-Président et le Secrétaire de la Chambre d'Agriculture certifieront au Ministre d'Agriculture que les états et rapports requis par cet Acte, ont été envoyés à cette Chambre, et telle Société recevra trois fois le montant de sa souscription, jusqu'au montant de deux cents louis, (suivant l'Acte d'Amendement du 19 Juin, 1856, 19 Vic., Chap. 47.)
Paiement de l'Octroi aux Sociétés.	XII. La Chambre d'Agriculture recevra l'argent et le transmettra aux Sociétés, moins 10 par cent, qu'elle a droit de retenir pour l'usage de l'Association d'Agriculture.
État Faux. Parjure.	XIII. Tout Trésorier qui donnera un affidavit ou état faux qu'une somme de deniers lui a été payée, sera censé avoir commis un parjure, et sera sujet à toutes les pénalités que la loi peut infliger pour ce crime.

Acte d'Amendement, 19 Vic., Chap. 47, 19 Juin, 1856.

Amendement de la Sec. XI. de l'Acte 16 Vic., Chap. 18.	I. Par cette loi chacun des Comtés, tel que divisés par l'Acte de la Représentation Parlementaire de 1853 et 1855, peut avoir une Société d'Agriculture dans ses limites, ainsi que les Divisions Electorales, mais ces dernières n'auront pas droit à plus de la moitié du montant de l'octroi public: à un Comté, savoir: £100. Néanmoins, seront exceptés les Comtés de Gaspé, Bonaventure, Vaudreuil, Nicolet et Drummond, qui pourront établir ou continuer à avoir deux Sociétés d'Agriculture dans leurs limites respectives, qui garderont leurs limites actuelles, et seront continuées sous leur présente organisation.
Sociétés d'Horticulture.	II. Une Société d'Horticulture pourra être formée dans tout Comté, Cité ou Ville dans les limites de tels Comtés, et il sera loisible à la Chambre d'Agriculture du B.-C., du montant auquel les dits Comtés ou Divisions Electorale le réclamant pourront avoir droit des fonds publics, de mettre à leur disposition une somme égale à celle souscrite à cet effet, et n'excédant pas £37 10s courant.

Economie rurale de la Nouvelle Angleterre.

On ne pouvait voir nulle part ailleurs une plus grande ignorance et une plus grande négligence dans l'agriculture que dans les Etats-Unis. L'expression est peut-être forte, mais c'est la vérité. Dans le Sud et l'Ouest, les propriétaires occupaient des étendues de terre assez grandes pour qu'elles restassent mal cultivées pendant deux ou trois générations; un sol surabondant produisait d'abondantes récoltes, sans engrais artificiels et sans beaucoup de travail; quand une étendue de terre était épuisée, une autre était défrichée et cultivée jusqu'à ce qu'elle fût épuisée à son tour. Ce système de culture appauvrit tellement le pays dans quelques uns des vieux districts, que les habitans furent enfin obligés d'émigrer dans une autre partie; l'emploi de plus d'habileté et de capitaux sur les vieilles fermes étant hors de question.

Dans la Nouvelle-Angleterre, un sol moins fertile demandait toujours plus de travail; cependant on essaya peu, pendant longtemps, et c'est encore souvent le cas, de sortir de la routine ordinaire d'une culture très restreinte. Le penchant parmi la population rurale de la Nouvelle-Angleterre, à dévouer son habileté et ses capitaux à quelque branche de commerce ou de manufactures, ou à la navigation, a été presque universel. Ceux qui ont été disposés à continuer à cultiver, ont trouvé plus facile et plus analogue à leur esprit d'entreprise, de vendre, réunir leurs effets et de s'en aller à mille milles, dans un endroit plus riche, que de penser à améliorer leurs vieilles propriétés. Le changement de place ou de profession, plutôt que de mettre plus d'habileté et de capitaux, a donc été un moyen d'améliorer leur condition parmi les cultivateurs de la Nouvelle-Angleterre. De là notre population rurale s'est trouvée dispersée par tout le pays.

La routine de culture a, en général, été celle-ci:—un champ de blé-d'inde avec une bordure de patates—quelques champs de petits grains—un vieux pâturage et une vieille prairie d'herbe naturelle, et un troupeau de bêtes à cornes correspondant. La seule partie de la ferme bien cultivée, était le champ de blé-d'inde, qui était ordinairement labouré et sarclé deux ou trois fois—la plante était belle pendant toute sa croissance. On ne pensa jamais aux récoltes de racines pour les animaux. On ne se procurait aucun engrais pour la ferme, excepté celui qui était jeté par les guichets de l'étable pendant l'hiver. Les races de bêtes à cornes ou de chevaux n'étaient pas considérées, mais on les élevait et on les achetait tels qu'ils venaient. De fait, à l'exception des bœufs de trait, si les autres animaux mangeaient assez pour ne pas mourir de faim, pendant l'hiver, le cultivateur était satisfait. Dans une année d'abondance tout ce qui était récolté était consommé, et s'il y avait besoin à la fin d'un

peu de prodigalité on y avait recours. S'il y avait une grosse récolte de blé-d'inde, les diables, les cochons et les poules étaient un peu plus gras; et s'il y avait du foin de reste, le vieux foin était considéré de peu de valeur. Il aurait été difficile, dans un comté quelconque de trouver dix cultivateurs qui continuaient leurs opérations pendant deux ou trois années consécutives, ou qui avaient un système de culture ou d'économie agricole. Combien de fois encore discute-t-on la question combien il faut de mains pour cultiver une ferme, ou combien elle peut supporter d'animaux; ou combien on peut la rendre capable d'en supporter? Je ne lis pas qu'on n'a pas tenté de meilleures choses mais celui qui a fait des expériences a généralement suggéré quelque chose; et après avoir fait ses améliorations, de murs, clôtures, granges et vergers; et après avoir cultivé ses champs sans économie de travail et avec une stricte économie des engrais et une amélioration dans ses animaux et ses instrumens aratoires, et sans système, il a trouvé que ses produits n'étaient que quelques tonneaux de foin, quelques minots de blé-d'inde et de patates, et a dit avec les autres qu'il était impossible de faire quelque chose, par la culture, dans la Nouvelle-Angleterre.

Cependant je me rappelle des scènes qu'a créés notre pauvre agriculture de la Nouvelle-Angleterre, sur lesquelles mes yeux se sont reposés, avec un plaisir qu'aucune autre scène sur la terre peut faire naître—la maison de ferme, à l'ombre de deux ou trois gros ormes, et les grandes granges où le foin était entassé et les bêtes à cornes établies, les grandes portes de grange et les larges planchers, pour battre les grains, et pour abriter les animaux dans les temps pluvieux; ses grands vergers; ses un ou deux champs de blé-d'inde et ses citrouilles qui y croissaient; ses ruisseaux qui traversaient la verte prairie, au bout de laquelle il y avait une petite forêt d'arbres à l'écorce fraîche, tels que l'on en trouve nulle part ailleurs, où la famille prenait son bois de chauffage, pendant les longs hivers, dans la Nouvelle-Angleterre.

Quoique notre agriculture offrit des scènes agréables, elles ne changeaient pas son histoire. Les cultivateurs étaient généralement, endettés; quand le revenu de l'année manquait de rencontrer ses dépenses, ils donnaient des billets aux marchands pour la balance, jusqu'à ce que la dette, au bout de quelques années, s'augmentant rapidement, demandât une hypothèque qui finissait par avaler la ferme; enfin la saisie de sa propriété venait terminer l'affaire. Telle a été l'histoire de notre agriculture.

L'Agriculture a quelques désavantages dans la Nouvelle Angleterre; nos printemps tardifs et les gelées du mois de Juin—les sécheresses—et nos longs hivers.

Le dommage causé par les gelées tardives et les plus ressentit par le cultivateur dans la culture du blé-d'Inde; et contre ce

mal il faut qu'il oppose le grand avantage qu'il a dans les chaleurs de l'été, pendant les quelles la plante croît à *vue d'œil*, et les automnes tardifs. On peut entièrement surmonter l'effet des sécheresses par le labourage profond, dont a besoin notre sol. Il y a environ six ans, dans le but de faire une expérience plutôt que de recueillir du profit, je bêchai deux ou trois acres de terre, résolu de la bêcher pendant cinq ou six ans, systématiquement, mêlant environ quatre pouces du sous sol, chaque année, avec le sol de la surface. En amenant ainsi à la surface quatre pouces du sous-sol chaque année, et en le mêlant avec le sol de la surface, et en l'amenant en contact avec l'atmosphère et l'engrais, tout le sol a maintenant environ trois pieds de profondeur. Aucune sécheresse n'a encore affecté cette terre. Ce que j'avois fait avec la bêche pouvait avoir été fait avec la charrue à sous-sol, suivie par une charrue ordinaire, jusqu'à ce que le sol eût été suffisamment profond pour toutes fins. Pendant nos longs hivers, le cultivateur doit trouver les grâces que Dieu leur a accordées, le repos et l'amélioration, si non le profit.

Je n'admets pas le désavantage de notre sol, car je ne le pense pas, naturellement, inférieur au sol naturel d'Angleterre, le pays le mieux cultivé dans le monde. Notre climat n'est pas aussi favorable que celui de l'Angleterre au navet; mais le blé-d'Inde, est un don de Dieu qui nous est aussi précieux que le navet l'est à l'Angleterre. Cependant, généralement, nous réussissons dans la culture du navet.

On dit souvent que nos cultivateurs de la Nouvelle Angleterre occupent de trop grandes étendues de terre. C'est n'est pas la manière dont on devrait accuser nos cultivateurs. On devrait dire que nos cultivateurs n'emploient pas, dans la culture de leurs terres, des capitaux proportionnés à leur étendue de terre. Les capitaux, parmi les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre, étant limités et plus divisés qu'en Angleterre, il faut que les terres soient plus petites, pour correspondre aux capitaux. Supposons que les capitaux soient en proportion des acres cultivés, la grandeur de la ferme est déterminée suivant les circonstances, tel que la nature du sol, le climat, et les sortes de récoltes dominantes. Les branches d'agriculture qui demandent une grande somme de travail manuel, demandent une plus grande division de champs d'opération. On est frappé par ce fait sur les marchés de légumes, dans le voisinage des villes; dans la culture des oignons, dans les environs de Wethersfield. Il faut une plus grande ferme où une partie est de terre à prairie, surtout si elle est inondée et fauchée par machines, une partie en blé, seigle, ou avoine, avec un sol facilement préparé pour la récolte par le labourage fait par un cheval, et une partie en blé-d'Inde, cultivée par la charrue ou le cultivateur en plus grande partie, et une petite partie en patates et en

racines. Cependant il faut une plus grande culture car une petite culture est un mal dans un cas comme celui-ci, très fréquent dans la Nouvelle Angleterre; prenez une région montagnaise où le sol est pauvre et de granit, le climat froid, où l'on ne peut pas cultiver le blé, et à peine le seigle et l'avoine, où, néanmoins les herbes et les racines croissent, et où l'irrigation est facile par d'abondants ruisseaux et la pente de la terre—voilà une région pour élever et engraisser les bêtes à cornes et où l'on peut cultiver sur une grande échelle. Encore prenez une ferme à fromage, branche d'industrie domestique, dans laquelle dix ou douze bonnes vaches suffiront pour donner de l'emploi à une famille à la campagne, sans assistance; ici il faut une petite ferme; car qui désirerait les soins d'une grande ferme pour troubler l'intérieur de ces humbles chaumières si nettes, si en ordre, et où règnent la paix, l'industrie et le bonheur. Mais tout le secret de la culture, sur une grande ou une petite échelle, qu'on s'en rappelle bien, est dans deux mots, *Capitiaux et Habileté*. La main-d'œuvre est un des principaux agents de production. Trois espèces de capitiaux conduisent au développement des richesses agricoles. Premièrement, le *capital à fonds perdu*, qui est fermée, dans le cours du temps, de toutes manières, souvent pendant plusieurs générations, pour amener la terre en bonne condition. Secondement, le *capital de travail*, consistant en animaux, instrument aratoires et graines, etc. Troisièmement, le *capital intellectuel*, ou habileté agricole, qui s'améliore par l'expérience et la pensée. En capital à fonds perdu—formé pendant des générations, pour amener la terre en bonne condition—l'Angleterre est très riche—la Nouvelle Angleterre très pauvre. Quant au capital de travail, l'Angleterre avait coutume d'estimer quarante piastres par acre une somme suffisante; maintenant elle estime que quatre-vingts piastres par acres ne sont pas trop. La Nouvelle Angleterre estime suffisant ce que les cultivateurs peuvent avoir. Je ne comparerai pas le capital intellectuel des deux pays, de crainte de blesser la sensibilité de mes compatriotes, ou faire une injustice aux fils de nos ancêtres, qui demeurent dans notre vieux pays.

Je ne prétends pas que l'Agriculture de la Nouvelle Angleterre doit être comparée sous tous rapports à celle de l'Angleterre. Je sais que ceci est impossible, et je ne le regrette pas. Mais je prétends que nous devrions apprendre, de l'Expérience Anglaise en Agriculture, comme nous l'avons fait pour les manufactures.

L'Angleterre a déterminé que l'agriculture ne pouvait pas être conduite avec succès, sans capitiaux ni habileté. Je prétends que l'on ne devrait pas essayer à cultiver sans eux, ni considérer que notre agriculture ne peut pas réussir avant de les avoir essayés. L'Angleterre a déterminé que l'agriculture ne peut pas être riche, sans un grand

nombre d'animaux, moutons, bêtes à cornes et cochons, qui enrichissent le sol qui les nourrit. Je prétends que l'on devrait considérer que c'est un axiome établi, aussi vrai ici que là.

L'Angleterre a déterminé qu'il était deux fois plus profitable d'élever des races de moutons, sur ses fermes, qui sont bons pour la boucherie entre un et deux ans, que ceux qui le sont à trois ou quatre ans, et qu'il est deux fois plus profitable d'élever des races de moutons, qui, quand ils sont bons pour la boucherie, produisent de 80 à 100 livres de viande, qu'une race qui ne produit que de quarante à cinquante livres. L'Angleterre a aussi fait voir qu'il y a de telles races, et comment on pouvait les produire. Je prétends que la Nouvelle Angleterre doit prendre note de ce fait, et agir pareillement.

L'Angleterre a montré de pareils résultats pour les bêtes à cornes. L'Angleterre a montré que son agriculture est riche en récoltes, et enrichie par les récoltes, suivant qu'elle réunit les opérations de trois ou quatre ans ensemble, par une rotation de récoltes. La Nouvelle Angleterre doit adopter un système ou une rotation pour elle-même, ou montrer que l'Angleterre ne produit pas les résultats réclamés par son système, ou qu'un pareil système ne produirait pas les mêmes résultats ici. Le système d'Angleterre est, première année, racines; seconde, orge ou avoine; troisième, trèfle; quatrième, blé. Y a-t-il un Arthur Young qui pourrait établir le nôtre dans la Nouvelle Angleterre? Si nous croyons les Quakres, notre Arthur Young devra laisser le blé hors de notre cours de rotation; car quelques membres de cette secte ont maintenu que nous n'avons jamais pu produire du blé, dans le Massachusetts, depuis que nous avons perdu les Quakres. Notre faute était assez grande, et sa punition a été assez sévère si elle a été la malédiction de notre culture de blé; mais je recommande que l'on essaie une culture un peu plus systématique avant d'acquiescer à la doctrine de Quakres.

L'Angleterre a établi des races de vaches à lait qui donnent de trois à quatre mille pintes de lait par année; et ses vaches en produisent près de deux fois la quantité que les nôtres produisent. Il faut que la Nouvelle Angleterre établisse de semblables races, si elle veut avoir une agriculture aussi riche que celle de l'Angleterre, en lait, beurre et fromage. L'Angleterre a montré qu'une agriculture ne peut pas être propre dans laquelle le produit animal n'est pas le produit végétal; et l'agriculture de la France et de l'Irlande confirme cette vérité. Cependant on dit que le nombre d'animaux de la Nouvelle Angleterre diminue.

L'Angleterre a montré ce qui pouvait être fait pour les terres humides et un climat humide, par l'égoûtage. Combien de temps la fertilité de nos terres humides doit-elle être obstruée par l'eau stagnante? Si nos

terres élevées n'ont pas besoin d'égoûtage, comme celles de l'Angleterre, elles ont besoin d'un labourage profond.

L'Angleterre a montré ce que la culture avec des capitiaux et de l'habileté peut faire pour un sol qui n'est pas naturellement supérieur à celui de la Nouvelle Angleterre. Devons nous désespérer de notre sol, parce qu'il reste stérile, quand nous ne l'avons pas cultivé ni enrichi? L'Angleterre a montré que l'amour de la vie de compagnie donne de la vigueur à une race, et de la force à une nation. Devons nous apprendre la même leçon, après avoir perdu notre force dans les villes, et nos sentés dans les chemins couverts de poussière du grain?

J'arrive maintenant à la question la plus difficile, qui embarrassent plusieurs esprits, et fait naître le désespoir chez plusieurs dans la Nouvelle Angleterre. Peut-on rendre l'agriculture profitable comme affaire, et la suivre comme occupation, avec une espérance raisonnable dans la Nouvelle Angleterre? Si les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre attestent qu'ils ont trouvé que c'est une poursuite profitable, et disaient ce qu'ont été ces profits, c'est la plus satisfaisante solution de la question. Je suppose qu'ils diraient généralement qu'il ont joint les deux bouts, et peu plus s'ils disaient plus; au moins, ce serait le témoignage général, cependant dans quelques parties de la Nouvelle Angleterre il serait moins satisfaisant que cela. Mais si les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre disaient qu'il ne pourraient pas vivre par la culture, ceci ne résoudreait pas la question que la culture ne peut pas être rendue profitable dans la Nouvelle Angleterre, parce qu'il pourrait se faire qu'ils n'auraient pas adapté le bon système, ou qu'ils n'auraient pas employé assez de capitiaux ou assez d'habileté, ou qu'ils n'auraient pas les meilleures races d'animaux sur leurs fermes. Approchons cette question du côté Anglais et comparons les; voyons si la culture Anglaise est profitable, et comment, et de quelles causes, et quels avantages a le cultivateur Anglais, et sous quels désavantages nous travaillons.

Les cultivateurs en Angleterre sont, généralement, locataires; ils louent les terres qu'ils cultivent, et en payent le loyer. Ils forment une classe d'hommes, instruits dans leurs basage à cultiver, et qui y doivent toute leur vie. Ces hommes ne sont pas exactement travailleurs mais ils sont très intelligents. La culture est leur profession, avec toutes les chances de perte et de gain; et si les chances de perte sont suffisantes pour tenir leur attention éveillée, les chances de gain sont aussi suffisantes, pour exciter leur émulation. L'Angleterre a plusieurs exemples de fortunes faites par la culture, ce qui induit plusieurs à devenir cultivateurs de profession; tandis que, dans le même temps, c'est la profession la plus agréable, la plus salubre et la plus honorable dans laquelle l'esprit et le corps puissent être engagés. Ces cultivateurs *vivent*, en grande partie,

d'une manière tranquille et confortable, ils ont leurs journaux et leurs feuilles périodiques, et mettent de temps à autre, sur leurs tables, une bouteille de vin clair et de porte. En visitant la campagne en Angleterre, on trouve une réception hospitalière chez ces honnêtes et simples familles, dont plusieurs générations ont occupé les mêmes terres. L'ordre le plus parfait règne dans leur économie domestique, et chaque chose dans leurs maisons est conduite avec cette régularité habituelle qui indique un long usage.

Maintenant ces cultivateurs en Angleterre réalisent de trois piastres et demie à sept piastres et demie par acre, de revenu net ou de profit, après avoir payé à leurs propriétaires de cinq à dix piastres par acre, de loyer, et après avoir payé environ deux piastres par acre de taxes. Ils n'ont aucun désir de changer leur situation, parcequ'ils font un profit net, travaillent eux-mêmes, sur le quel ils font aussi un intérêt, d'environ \$4,000, sur une ferme de 100 à 150 acres; vu que, pour être propriétaire, le cultivateur serait obligé de mettre de \$15,000 à \$20,000 dans la ferme en addition.

Maintenant je suppose que l'on admettra que, quand un homme est propriétaire de ses acres, comme il l'est dans les États-Unis, aussi bien que le cultivateur de ses acres, et a autant d'habileté qu'un cultivateur locataire, le même capital à employer sur sa ferme, et une aussi bonne ferme, qu'aucun mode de culture ne peut concourir avec la culture d'une terre dont on est propriétaire.

Les gages d'un travailleur en Angleterre sont de deux chelins à un écu par jour, probablement maintenant un écu. Le prix des produits de ferme à Londres, savoir, le foin, le blé, le mouton, le bœuf, le lait, etc., n'est pas plus élevé qu'à Boston. Le prix des fermes en Angleterre, est plus du double de celui des fermes dans la Nouvelle Angleterre, mais elles sont beaucoup plus riches en capitaux enlouis.

Les taxes dans la Nouvelle Angleterre n'excèdent probablement pas un écu par acre, sur les terres cultivées; tandis que en Angleterre elles sont de deux piastres par acre. Les gages des travailleurs dans la Nouvelle Angleterre sont le double de celles payées en Angleterre, savoir, une piastre par jour.

Maintenant, voici les éléments du calcul ou de la comparaison, pour déterminer si la même culture qui est profitable en Angleterre, pourrait être profitable dans la Nouvelle Angleterre. Remarquez, je dis la même culture; car nous ne pouvons pas attendre qu'une mauvaise culture, sans capitaux ni habileté, puisse être profitable dans la Nouvelle Angleterre, tandis que la bonne culture seulement, avec des capitaux et de l'habileté, est profitable en Angleterre.

Dans le prix de la terre le cultivateur de la Nouvelle Angleterre a, je pense, l'avantage, même après qu'il l'a enrichie; pour

les taxes, il a l'avantage; pour les marchés, égalité; pour les gages, il paie le double. Le désavantage sous le quel le cultivateur de la Nouvelle Angleterre travaille dans le taux des gages peut-il être surmonté? On pourrait penser qu'un cultivateur propriétaire, dans la Nouvelle Angleterre, pourrait arranger un système de culture qui demande le moins de travail manuel, et payer une piastre par jour pour le travail, et faire plus que concourir avec un cultivateur locataire Anglais, qui paie un gros loyer, de fortes taxes et un écu par jour pour le travail.

Je puis citer à plusieurs une ferme en Angleterre, de 150 acres, sur la quelle un locataire paie \$1200 de loyer par année, \$300 de taxes par année, et ce que l'on y appelle de bonnes gages, et claire, sans beaucoup de trouble, \$600 par année. Mais voici les éléments de son succès—pas de meilleurs marchés que les nôtres, mais un bon troupeau de moutons de meilleures races, bons de bonne heure pour la boucherie, donnant de 80 à 100 livres de viande, et une bonne toison; les meilleurs races de bêtes à cornes, de mêmes qualités, les meilleures races de vaches et de cochons, sa ferme cultivée avec une propre rotation de récoltes, avec une proportion convenable de prairies et de pâturages, la culture sur une pas trop grande échelle, mais comme cultiverait tout homme judicieux et économe. Une telle ferme, ainsi cultivée et de tels animaux, dans les mains d'un cultivateur propriétaire de la Nouvelle Angleterre, d'égale habileté, paierait-elle—les gages étant d'une piastre par jour? Si elle ne rapportait aucun profit, alors notre agriculture est, et semble devoir être, en mauvaise condition; si elle rapportait un profit rémunérateur, alors nous pouvons encore avoir une agriculture riche.

Pour rendre plus distincts les différents résultats que nous devrions avoir dans la Nouvelle Angleterre, si nous couvrons nos fermes des meilleures races de moutons et de bêtes à cornes, comme le font les Anglais, c'est-à-dire, des races de grande précocité, et produisant la plus grande quantité de viande dans le bas âge, je fais l'état suivant, qui est le résultat d'un calcul très exact, et après l'avoir examiné, l'on verra, je crois, que nous pouvons avoir du succès dans notre agriculture, si nous voulons imiter ceux qui ont réussi. Les marchés en Angleterre et dans la Nouvelle Angleterre étant égaux pour le prix de la viande du mouton et de la laine, et admettant ce qui n'est pas vrai, que nous avons une aussi forte toison de nos moutons que celle que les Anglais ont des leurs—car quand notre cultivateur réalise quatorze piastres d'un troupeau de moutons, le cultivateur Anglais réalise d'un troupeau du même nombre, trente six piastres; ou quand notre cultivateur réalise quatorze cents, le cultivateur Anglais en réalise trente-six. Et pour les bêtes à cornes, bœufs et vaches, quand notre cultivateur, de leur lait, de leur viande et de leur tra-

vail, réalise \$28, le cultivateur Anglais, du même nombre, réalise \$36; cependant le cultivateur Anglais ne fait jamais travailler ses bœufs. D'un côté le cultivateur Anglais a un avantage de plus de cent pour cent, et d'un autre côté d'environ vingt-cinq pour cent. Quelle merveille, si ces choses sont vraies, que l'agriculture Anglaise est profitable et que notre agriculture ne l'est pas!

On doit se rappeler que des personnes prétendaient que les manufactures ne seraient jamais avantageuses; mais le temps a prouvé que leurs prédictions étaient fausses. L'agriculture n'est qu'une autre branche de manufacture plus élevée, pratiquée par l'habileté et les capitaux, proportionnés aux acres cultivées; et quand les capitaux et l'habileté de la Nouvelle Angleterre se tourneront dans cette direction, et que l'homme du pays, qui est naturel à notre race, se fera sentir, le désespoir actuel sur l'agriculture de la Nouvelle Angleterre disparaîtra.

L'agriculture est un art qui croît lentement, et non pas, une science; cependant la science peut, et a contribué à son progrès jusqu'à un certain point. D'abord l'agriculture est imparfaite et pauvre, dépendant presque entièrement sur la fertilité naturelle du sol, et sur de pauvres méthodes, en non sur l'habileté et les capitaux de l'homme. Elle reste dans cet état, jusqu'à ce que le commerce et les manufactures se soient développés. Alors l'on trouve que pour nourrir les cités, les villes et les villages, où il y a des manufactures, il faut que l'agriculture soit pratiquée comme art, demandant de l'habileté et des capitaux, autant que toute autre branche de manufacture. Si, après que les manufactures et le commerce ont été développés dans un État, le peuple n'a pas d'énergie ni d'habileté, alors, pour amener l'agriculture à un plus haut développement, tout l'État languit, et la détresse individuelle, la pauvreté et l'émigration dominent, et la dégénération nationale s'ensuit. Des hommes sages et bons ont ainsi suivi l'agriculture dans la Nouvelle Angleterre, dans son état primitif, dans le quel elle repose sur la fertilité naturelle du sol, et à mesure qu'elle s'épuisait, ils ont vu la population rurale émigrer, s'engager dans le commerce, la navigation et les manufactures; et ces bons hommes n'ont pas désespéré, mais ils ont été diligents à stimuler l'esprit agricole du peuple, en organisant des sociétés d'agriculture, en publiant des journaux d'agriculture, en invoquant l'aide et le patronage de l'État, en important les meilleures races de bêtes à cornes, et ont employé tous les moyens d'inaugurer dans la Nouvelle Angleterre, le second état du développement agricole, dans le quel l'habileté et le capital rendent l'agriculture la mère fertile des moissons et des hommes. Ces hommes n'ont jamais manqué d'espérance, de foi, et de patience; et d'autres verront, s'ils ne le voient pas, les résultats de leurs travaux.

CULTURE DES FRUITS POUR LE MARCHÉ.

Dans l'*Horticulturist* pour le mois d'Août nous trouvons le commencement d'une série de papiers sur des "Visites dans les Campagnes autour de New York," dont nous choisissons le compte-rendu suivant de la culture des fruits par notre ami le Dr. J. M. Ward, de Newark, N. J. :—Premièrement nous visitâmes le Dr. J. M. Ward, près de Newark, N. J. Le docteur est engagé dans la louable culture des fruits, pour le marché de New York. Il fait ceci par amour du sujet, non moins que dans un but de bénéfice pour lui et sa famille ; nous serions content de voir suivre son exemple par d'autres messieurs, qui, en montrant ce qui peut être fait par l'emploi du capital et de l'intelligence, instruirait les autres, et ainsi il y aurait une plus grande quantité de fruits pour les villes qui n'en ont que la moitié de ce qu'il leur faut. La demande paraît être illimitée ; à New York, par exemple, ses agents, une classe de commerçants honnêtes, qui, en ont commencé le commerce depuis que l'on a commencé à envoyer des fruits en gros, au lieu de venir pour les vendre, et de marchander sur la valeur du marché, tiennent compte de la quantité reçue de chaque cultivateur, et les paient ensuite. Ainsi on obvie à l'une des plus sérieuses difficultés. Le Dr. Ward emploie des personnes qui cueillent à tant le minot ou la pinte, ou à l'heure ; il peut rester une grande partie du temps chez lui pour surveiller les opérations ; les fruits sont envoyés par un bateau à vapeur régulier, confiés à quelqu'un qui les reçoit dans une heure ou deux, et transmet chaque espèce à ceux qui les ont achetés, et tout marche comme une horloge. Vous pouvez partir de chez le Dr. Ward à l'heure du déjeuner, et dîner chez Delmonico, et manger de ses framboises, qui se cueillaient quand vous êtes parti ; ou être à un parti privé dans la Cinquième Avenue, le soir, et manger de son raisin et de ses poires, qui sont partis de Newark à quatre heures.

Le propriétaire jouit d'un grand avantage ; comme les fruits mûrissent par degrés, la première cueillette du raisin, des mûres de ronce, ou des fraises, étant insuffisante pour le marché, la famille mange ceux qui mûrissent de bonne heure avec ses amis, et quand le temps de l'abondance arrive, ils en ont en probablement assez pour se satisfaire, et ils peuvent vendre le reste. Le Dr. Ward a cinq acres de fraises, un acre et demie de framboises, une acre de raisin, deux cents cerisiers plantés le long de ses allées et de ses chemins, placés de manière à ne pas endommager les autres récoltes par leur ombrage, mille poiriers, grands et petits, un demi acre ou plus de gadelliers, et sa place est embellie par des arbres d'ornement formant un tout ensemble d'abondance et de beauté que des milliers de personnes demeurant dans les villes envieraient, et si elles étudiaient le sujet comme le fait le

docteur, elles pourraient en retirer de grands profits.

Quoique cette place n'ait été dans la possession de son présent propriétaire que dix ans, les retours sont déjà presque suffisants pour les besoins d'une grande famille. La culture des fraises a été introduite récemment, et nous serons surpris sur la récolte de cette année n'exécède pas considérablement trois mille piastres, avec l'abondance de tous les produits de la ferme pour lui-même. Entourés par un beau paysage, un beau bois et de l'eau, une aimable famille, et un cercle de visiteurs, notre ami et correspondant passe une vie à son goût, et rend service à ses con-citoyens. En hiver, la famille va demeurer à Philadelphie, où le docteur donne des lectures à une classe d'étudiants en médecine, et il veille à l'éducation de sa famille. C'est une peinture si plaisante à l'esprit, et si éminemment digne d'imitation pour son utilité, que notre hôte nous pardonnera si nous le citons comme exemple aux autres.

Le Dr. Ward, après beaucoup d'examen, a adopté la Fraise d'Iowa ou de Washington, comme produisant une récolte abondante et de grande valeur. La *New Pine* de Burrs, pense-t-il, serait trop molle pour la transporter, quoique son goût soit sans égal. L'Écarlate précoce suit l'Iowa pour la maturité, et se vend bien. Il considère que la Fraise de Hovey est excellente pour le marché, et qu'elle doit toujours continuer à être bonne. Plusieurs autres espèces sont cultivées par expérience. Nous avons eu le plaisir d'être présent à la première cueillette, alors les citoyens payaient n'importe quel prix pour les premières fraises d'une bonne grosseur que l'on apportait des environs ; et celles du Sud ne se vendaient plus lorsque celle de Jersey faisaient leur apparition. Les poiriers rapporteront une récolte qui vaudra environ mille piastres ; beaucoup plus que cette somme sera réalisé par année, lorsque les grands poiriers rapporteront.

Le Dr. Ward a lui-même enseigné à nos lecteurs sa manière de cultiver le poirier, de sorte que nous n'avons pas besoin maintenant d'entrer dans le sujet. Toutes les grandes villes de l'Union, et même les petites, tachent de faire suivre aux cultivateurs le système que nous avons faiblement indiqué. Peu d'années s'écouleront avant que ce beau système soit imité.

Coupe des Grefes.

Il n'y a pas de meilleur temps pour couper les grefes qu'au commencement de l'hiver. En les coupant et en les enlevant du lieu il y a des précautions à prendre. D'abord, qu'elles soient distinctement étiquetées, car il est très incommode de trouver les noms partis au moment de les employer. Pour cela il faut les lier en bottes, de pas plus de deux à trois pouces de diamètre, avec trois liens autour de chaque botte—à chaque bout et au milieu. Le nom peut être écrit sur un

morceau de bardeau, d'un demi pouce de largeur, un dixième de pouce d'épaisseur, et presque aussi long que les scions. Ceci, attaché avec la botte, tiendra le nom en sureté. Pour voir promptement le nom, il devrait y avoir un autre morceau de bois ou de bardeau, fin à un bout, avec le nom distinctement écrit à l'autre bout, planté dans le paquet avec le nom en de hors. Alors si ces paquets ou bottes sont mis dans une boîte, avec beaucoup de mousse humide entr'eux et dessus, ils se conserveront en bonne condition dans une cave, et une sorte quelconque peut être choisie et prise sans déranger le reste, en lisant l'étiquette sortant. Nous n'avons jamais trouvé de sable, de terre, de bran-de-scie, ou toute autre substance à emballer, aussi commodes, aussi nets et aussi faciles à mettre et à ôter que la mousse, pour emballer les grefes. Il est nécessaire néanmoins, d'y voir de temps à autre pour voir à ce que le degré d'humidité convenable se maintienne—qui doit être, suffisant (et pas une particule de plus) pour les empêcher de se rider. Elles doivent, comme de raison, être mises en sureté contre les souris.

Les grefes de prunier, qui sont quelquefois endommagées par le grand froid, sont généralement meilleures si elles sont coupées à l'approche des grands froids, et bien emballées.—C. Gentl.

—:—

EPARGNE DES ENGRAIS—USAGE DU PLATRE.—Messrs. les Editeurs.—Après que le sol est bien pulvérisé, il n'y a probablement pas de département, pour réussir dans la culture, plus important qu'une soigneuse épargne et une bonne application des engrais. Il est évident que ces choses, même dans ce temps de progrès, ne reçoivent pas l'attention économique, non seulement par la conduite négligente autour des cours et des étables, où l'on fait généralement de grands dépôts pendant l'hiver, mais par la grande quantité de matières sur presque toutes les fermes, que l'on laisse se perdre.

Premièrement, dans les cours et autour des étables : Combien de fois voyons nous à présent les terrains autour d'elles mieux égoutés qu'aucune autre partie de la ferme. On laisse couler tous leurs jus aussitôt que le fumier est imbibé, souvent ils passent dans le chemin, coulent sur les fermes voisines et quelquefois dans les marais. Tout ceci comme de raison est une très grande perte de pouvoirs fertilisants—beaucoup plus grands qu'ils ne paraissent être quand on les voit couler.

Le meilleur remède est d'avoir une citerne pour retenir cet extrait, jusqu'à ce qu'on le prenne pour le distribuer, ou ce que nous pensons aussi bien, d'avoir des trous dans la cour pour le recevoir, et des absorbants pour remplir ces trous, non seulement pour le boire, mais pour devenir eux mêmes, soumis à son influence, des engrais précieux. Si, par exemple, des bassins sont faits dans

la cour de ferme pour retenir ses jus, tous les refus des tiges de blé-d'inde y sont facilement transportés des parties élevées de la cour, et ceux-ci par leurs qualités absorbantes, boivent bientôt les jus, et en six ou huit mois ils deviennent assez décomposés et assez mêlés pour former un bon engrais. La tourbe et la boue ont la même propriété; mais étant sujettes à rendre la cour boueuse dans les temps pluvieux c'est une objection pour plusieurs, mais si l'on y mêle des tiges et des feuilles de la forêt, il n'y a aucun danger que ça arrive. Ainsi tous les refus qui se perdent autour des bâtisses de la ferme, les copeaux, les chignons, enfin tout ce qui absorbe ou se décompose peut être mis dans ce receptacle en cuivre et sortir en or.

Une autre manière d'augmenter la qualité du fumier et comme de raison la quantité, est de répandre souvent dans la cour et sur le tas de fumier du plâtre moulu. Si on le fait une fois tous les deux ou quatre semaines, et en quantités suffisantes pour blanchir le tas de fumier et la cour, le mieux c'est. Frères cultivateurs, ce n'est pas une théorie aveugle à laquelle nous arrivons par le raisonnement et dont nous vous recommandons l'essai. Nous disons la chose comme un fait que nous avons établi par notre propre pratique, et nous en avons observé les résultats. Vous admettez tous que les bienfaits du plâtre sur des terres nouvellement engraisées sont plus grands que sur des vieux sols épuisés. Vous dites que le plâtre quand il travaille avec un peu de fumier. Nous disons que le plâtre ajouté au tas de fumier, lui donne une plus grande action. La science, comme les résultats, nous le dit.

Mais quelques cultivateurs ont encore peur de la science, ainsi nous ne leur offrirons pas le poison redoutable comme ils le supposent. Nous désirons être mieux compris, et nous leur demandons, au nom du sens commun, ce qui après tout est la même chose sous un autre nom—de mêler le plâtre avec leur fumier pour l'hiver prochain. W. BACON.—Co. Gentl.

Ble-d'Inde Vert pour Fumer.

J'ai lu avec intérêt le numéro du N. E. Farmer, contenant l'article de M. Blakely sur le blé-d'inde vert pour fumer, et je me rappelle bien de l'article dans le numéro du mois d'Octobre dont il parle. Je fus peiné de voir que l'écrivain ne donnait pas sa manière de nourrir, car beaucoup dépend de cela, plus que plusieurs cultivateurs semblent le penser. M. Blakely nous a dit comment il donnait son blé-d'inde vert à ses animaux, et j'ai remarqué que ces cultivateurs qui, dans leurs essais, n'ont pas trouvé le blé-d'inde et autres nourritures vertes avantageuses, l'ont employé comme il a fait. Il dit: "Il y a trois ans, je nourris sept vaches très libéralement, pendant un mois ou plus, avec des tiges vertes. Ma coutume était d'en donner le matin, comme c'était le seul

temps convenable de le faire, et de répandre les tiges sur une partie d'un pâturage adjacent où elles avaient pacagé avant, afin de leur donner une place aussi nette que possible, ayant soin de ne pas leur en donner plus qu'elles n'en pouvaient consommer immédiatement, ce qu'elles finissaient généralement dans le cours de la journée." Maintenant je me permettrai de dire à M. B., et à tous autres qui suivent sa pratique, que ce n'est pas la manière, et que ça fait toute la différence.

Alors il dit, "Je ne pouvais pas voir la différence, s'il y en avait, dans la quantité de lait produite; mais les vaches continuaient à en donner de moins en moins à mesure que l'herbe leur manquait, quoiqu'elles continuassent à manger une plus grande quantité de tiges à proportion." Il ne dit pas, si ses vaches finalement sautèrent la clôture entre son champ de blé-d'inde et le "pâturage adjacent," et mangèrent à l'excès du blé-d'inde pour le quel elles avaient si longtemps attendu avec impatience et qu'elles s'étaient efforcées d'atteindre; mais si elles ne le firent pas, il peut se considérer un homme heureux, que son expérience ne se soit pas terminée d'une manière pire.

Et maintenant en passant, il y a-t-il quelque espèce de nourriture que les vaches ont mangée qui n'ait pas été par quelque un condamnée comme inutile, ou dommageable? Quelques uns de ce qu'on appelle nos meilleurs cultivateurs ont leurs doutes touchant les carottes comme nourriture pour faire du lait et du beurre (excepté qu'elles soient broyées et barattées avec la crème) et il y en a peu qui se hasarderaient à nourrir leurs vaches à lait avec des pommes, douces ou sèches; et quelques uns pensent même que la fleur de blé-d'inde ferait tarir le lait; et d'autres rejettent les navets, les feuilles et la racine, parcequ'ils ont entendu dire que quelqu'un avait ainsi gâté toute une baratte de beurre, une fois; ne doutez pas de ce qu'ils ont fait, mais la cause n'était pas dans la nourriture, mais dans la manière de la donner; et je dis encore, ceci fait toute la différence.

Maintenant nous ne craignons pas de donner quelqu'une ou toutes ces espèces de nourriture aux vaches à lait, notre trouble étant d'en avoir assez. Ayant un pâturage froid et sur, ceci ne nourrit pas bien les vaches, et je suis obligé de cultiver du blé-d'inde ou quelque espèce de nourriture qui ne se trouve pas dans le pâturage, pour mes bœufs et mes vaches.

Je pourrais tenir pauvrement trois ou quatre vaches pendant l'été, en leur laissant manger ce qui reste sur mes champs fauchés, mais en faisant croître un demi ou trois quarts d'acre de fourrage de blé-d'inde, je puis en garder six ou sept, sans les mettre dans mes champs fauchés, ce qui les endommage pour les années suivantes. Dans le printemps, et avant que le blé-d'inde soit poussé, je leur donne du bon foin Anglais matin et soir, et je les envoie prendre leu

diner au pâturage. Le matin, toutes celles qui donnent du lait ont une portion extra de paille coupée ou quelque espèce de farine, que je délaye dans l'eau, et je la leur donne toujours quand elles sont dans l'étable. Quand le blé-d'inde est assez poussé, j'en coupe et je le charroye à la grange, assez à la fois pour deux ou trois jours; alors je leur en donne deux ou trois portions autant qu'elles veulent manger, ce qui est beaucoup, surtout pendant les sécheresses de l'été. Je fais ceci tous les soirs et matins, depuis le mois de Juillet jusqu'au mois d'Octobre, ou jusqu'à ce que la gelée gâte le blé-d'inde, et toujours dans la grange, de sorte qu'elles ne s'attendent pas à l'avoir ailleurs, et quand on les ramène au pâturage, elles n'ont rien pour les empêcher de manger ce qu'elles peuvent y trouver. On les voit rarement marcher autour du champ de blé-d'inde, ou jeter à terre les pierres de la clôture pour tâcher d'aller où elles ne doivent pas aller; elles n'ont jamais appris non plus à sauter ou à défaire les clôtures, comme les bêtes à cornes y sont toujours portées, quand on leur donne des tiges, des citrouilles, etc., du champ de blé-d'inde.

Et maintenant on vous a montré une autre manière; n'est ce pas la manière qui fait toute la différence? Celle nous donne les moyens de garder presque deux fois autant d'animaux pendant l'année que nous n'en pourrions garder sans le blé-d'inde vert, car pendant que nous leur faisons manger le blé-d'inde dans la grange, nous faisons ou nous épargnons une grande quantité de fumier, que nous n'aurions pas, si les animaux allaient au pâturage. Et alors en ne mettant pas les vaches dans les champs fauchés, nous avons beaucoup plus de foin l'année suivante avec lequel on peut nourrir notre nombre extra d'animaux outre ceux que l'on pourrait garder dans le pâturage seul pendant l'été. Alors, pendant le temps de sécheresse, et que l'herbe est ordinairement courte dans les mois d'Août et de Septembre, nos vaches sont moins affectées que celles qui n'ont point de blé-d'inde vert. En parlant de fumier, j'aurais dû dire qu'en établant les vaches tous les soirs (ce à quoi nous n'aurions peut être pas pensé, si ce n'eût pas été pour les nourrir), nous pouvons faire autant de fumier que dans toute autre partie de l'année.

Le blé-d'inde doit être semé de temps à autre, afin qu'il ne mûrisse pas tout à la fois, mais qu'il continue pendant toute la saison.

Les grosses sortes de blé-d'inde sont les meilleures. Il y a plusieurs manières de semer et cultiver le blé-d'inde. Depuis longtemps j'ai étendu tout le fumier, j'ai semé en sillons, à dix-huit pouces de distance, à quatre ou cinq pouces avec un semoir ou un planteur de blé-d'inde. Alors je passe un cultivateur entre les rangs à la main, quelquefois, avant que le blé-d'inde ne soit assez haut pour ombrager la terre. Après cela il prend soin de lui-même.

Si M. B. désire prouver que le blé-d'inde

n'est pas une bonne nourriture pour les cochons qu'il les nourrisse comme ses vaches, qu'il leur jete assez d'épis le matin pour leur durer toute la journée. N'a-t-il jamais vu des cultivateurs le faire? Et n'ont ils pas en généralement des cochons maigres, petits et faibles? Mais donnez du blé d'inde, ou toute autre bonne nourriture aux cochons dans leurs auges, en bonnes quantités, et en temps convenables, et ils engraisseront bien et vite. Ainsi je crois que l'on peut nourrir les vaches avec l'espèce de nourriture qu'elles aiment, en quantité, temps et lieu convenables, avec des résultats également favorables.

A. W. C.

Un Avantage des Sociétés d'Agriculture.

Dans le cours de l'adresse qui fut délivrée devant la Société d'Agrie. de l'Etat de Penn., à Pittsburg, par l'Hon. George W. Woodward, nous trouvons, ci et là, des suggestions qui paraissent bien dignes de considération, et bien propres à promouvoir les intérêts de la fraternité agricole. Nous nous proposons de copier, ou de condenser, quelques unes des plus importantes de ces suggestions pour le bénéfice de nos lecteurs.

En parlant du manque d'intérêt parmi les cultivateurs en général, dans les organisations d'Etat et de Comté pour la promotion de la bonne économie et de l'industrie rurale, et des avantages qui découlent des exhibitions de ces Sociétés d'Etat et de Comté, M. W. mentionne un avantage qui en découle et à laquelle on a probablement moins pensé qu'il ne le mérite. Il dit:—

“ Ces exhibitions, outre qu'elles fournissent plusieurs suggestions précieuses touchant les récoltes des champs et l'élevement des animaux, donnent aux cultivateurs l'occasion d'examiner, de comparer, et d'éprouver les différents instrumens aratoires améliorés que l'industrie mécanique du jour fournit. Il est à espérer qu'un siècle aussi fertile en inventions que l'est le présent, se distinguera par quelques découvertes précieuses dans l'application des machines aux différents arts de l'agriculture, et par la multiplication des instrumens qui ne valent pas la peine d'être gardés. Et le fait correspond avec l'attente. Il y a des améliorations plus ou moins précieuses, dans chaque instrument dont on se sert sur la ferme—des inventions telles que le semoir, le moissonneur et le batteur, qui diminuent et facilitent les travaux du cultivateur; et il y a aussi de nouveaux instrumens et des modifications des vieux qui promettent beaucoup, mais ils manquent dans l'exécution—ceci excite des espérances seulement pour les desappointer.”

De tels instrumens aratoires imparfaits et sans valeur doivent être vendus parmi la classe qui est la moins informée et la moins avancée, et comme l'a remarqué M. W.:

“ Si un cultivateur se renferme dans la solitude de son logis; (n'assistant jamais aux exhibitions où les instrumens sont essayés et éprouvés,) il est certain que l'agent des ma-

chines sans valeur le trouvera et en imposera à son ignorance. Alors vient la dénonciation véhémement de la tromperie Yankee, et l'indigne refus de toute machine appliquée. Si ce cultivateur eût assisté à la dernière exhibition, et eût observé les différents patrons d'instrumens—eût été témoin et eût comparé leur opération pratique, et qu'il eût entendue des autres le témoignage de l'expérience, on n'aurait pas pu lui en imposer, et il aurait épargné l'argent dépensé inutilement, et aurait retourné chez lui, si non avec un instrument amélioré, du moins avec des idées améliorées non moins précieuses.

“ La foire agricole essaie l'ouvrage de tout homme, de quelque sorte qu'il soit; et met le cultivateur en état d'éprouver toutes choses, et de ne garder que ce qui est bon. C'est le remède de la charlatanerie et de l'imposture.”

Cet avantage des exhibitions agricoles est de grande valeur, vu le haut prix que demandent les travailleurs, ce qui semble devoir se continuer, et le cultivateur doit dépendre de plus en plus sur les machines à épargner le travail.

M. W. n'est pas disposé à regarder cet avancement des gages du travailleur comme un mal; ou si c'est un mal, il est, au moins, contrebalancé par plusieurs avantages. Un de ces avantages est que les hautes gages sont propres à promouvoir l'indépendance du travailleur et les confort de sa famille. Outre quelques avantages accidentels de ce genre, l'effet direct des hautes gages sur l'agriculture doit être favorable à la fin, vu qu'elles feront pratiquer une culture plus soignée au cultivateur. Quand un cultivateur a à payer de hautes gages pour le travail, il ne peut pas laisser ses fumiers se perdre, ou ses champs se couvrir d'herbages, ou ses champs en culture produire moins que la moitié de ce qu'ils peuvent produire. Et de cette cause aussi naîtra une demande croissante de machines, qui excitent le génie inventif et la disposition à spéculer de notre pays, et il se couvrira d'instrumens aratoires de toutes sortes, bons, mauvais et moyens. Plus le cultivateur est conduit à la culture améliorée, et l'emploi de machines à épargner le travail, plus il aura besoin, comme le remarque M. W., du conseil et de l'aide des sociétés d'agriculture, et de cette espèce de connaissance et d'expérience qu'il peut mieux acquérir d'elles que de toute autre source qui lui sera ouverte. Les cultivateurs doivent donc porter plus d'intérêt aux sociétés d'agriculture, car quand elles sont bien dirigées elles sont très propres à promouvoir ses intérêts.

Graines et Plantes Produisant de l'huile.

Peut-être que ce qui suit pourra faire naître quelques améliorations future dans nos systèmes de rotation ou listes de récoltes profitables.

La rave sauvage, qui est cultivée sur une grande échelle en France, en Belgique et en

Hollande, pour la graine, a aussi été cultivée avec profit en Angleterre dans le même but. Les expériences qui ont été faites pour la faire croître à Boxted Lodge, Comté d'Essex, font voir que la culture de la rave sauvage pour la graine pouvait être profitable. Durant cette saison environ £20 (ou près de \$100) par acre, ont été réalisés. Il n'y aurait que des essais répétés qui pourraient déterminer si sa culture pourrait être profitable dans ce pays, mais, pour être certains, ces essais devraient être faits sur une petite échelle.

Le fait n'est pas très connu, nous pensons, que le Navet de Suède (ruta-baga) produit la même quantité de graine que la rave sauvage, et que la graine du premier produit autant d'huile que la graine de la dernière. Le prix de la graine de navet étant actuellement très élevé on n'y substituerait pas la graine de la rave sauvage; mais dans un changement de circonstances, ce fait pourrait devenir de grande valeur.

Entre Dunkirk et Paris, le pavot blanc, paraît prendre graduellement la place de la rave sauvage comme plante produisant de l'huile. Il paraît que la quantité de graine du pavot blanc excède celle de la rave sauvage, et la quantité d'huile d'une pesanture donnée de graine est aussi plus grande—étant presque le double de celle obtenue de la graine de lin. Si la graine du pavot blanc est également riche en huile, cultivé dans ce pays, l'entreprise de ceux qui oseraient les premiers à le cultiver pourrait être bien récompensée. Outre son utilité, on dit qu'un champ de pavots blancs est un objet d'une beauté remarquable.

Petites Fermes.

M. l'Éditeur.—Je vois qu'un vieux poète Romain donnait le précepte suivant aux cultivateurs Romains:

“ Louangez une grande ferme,—cultivez en une petite.”

Quoique cela fût écrit il y a près de deux mille ans, cependant cela s'applique avec beaucoup de force aux cultivateurs Américains, et surtout aux cultivateurs de la Nouvelle Angleterre. Il y a parmi nos cultivateurs une passion d'être grands propriétaires de terre, ce qui est préjudiciable, et très préjudiciable aux intérêts agricoles. Plusieurs commencent la vie sans le sou ni terre. Leurs premières épargnes se dépensent à acheter de la terre. Ils continuent à mesure que leurs moyens augmentent, ajoutant un champ à un autre jusqu'à ce que quelques uns d'eux aient la moitié d'un township en leur possession. Pour cela ils se lèvent de bonne heure, se couchent tard et mangent le pain de l'Intention. Pour cela ils sacrifient toute amélioration d'eux mêmes. N'y a-t-il donc pas un meilleur moyen? Ne serait-il pas mieux pour les propriétaires de terre de modérer leur passion pour la terre, de se contenter de quelques acres, et de dépenser leur surplus d'argent à les cultiver avec plus de soin? Il y aurait alors dans

la Nouvelle Angleterre de la terre pour tous ceux qui en désirent ; l'habileté agricole se développerait, et plusieurs personnes entreprenantes resteraient sur les fermes pendant leur vie pour anoblir les poursuites de leur bas âge, pour éclairer par leur instruction et leur exemple leurs confrères labourers, au lieu de se livrer au commerce ou aux professions, seulement pour être trompés à chaque tour de la fortune.

Rien n'est plus préjudiciable aux cultivateurs de la Nouvelle Angleterre que leur penchant à cultiver une trop grande étendue de terre. C'est rendre des Comtés entiers plus pauvres chaque année. Cet appauvrissement a été si grand qu'il est estimé qu'il y a maintenant besoin des millions de piastres pour ramener le sol des États Libres à la grande fertilité qu'il possédait lorsque la cognée du bûcheron abatit les forêts pour l'exposer au soleil — et il faut que ce procédé continue jusqu'à ce que nous apprenions cette première leçon de culture ; que notre revenu ne dépend pas de la culture de plusieurs acres, mais de la culture libérale de quelques acres.

Il y a une connexion intime entre les grandes fermes et les récoltes modiques — la terre donne de justes retours. Elle produit avec épargne ou générosité, selon que les hommes agissent avec épargne ou générosité avec elle. Comme plusieurs hommes ayant de grandes fermes, n'ont pas de capitaux à part de leur terre, leurs bâtisses et leurs animaux, ils ne sont pas capables d'introduire des modes plus dispendieuses de culture, pour faire des expériences ou pour défricher leurs terres inutiles. Quand on leur dit de faire telles ou telles améliorations, leurs défenses invariables est : " Nous ne pouvons pas le faire. Le mieux que nous pouvons faire est de supporter nos familles et de payer nos taxes. L'amélioration est hors de question." Ainsi ils continuent d'année en année, dans ces vieilles manières de cultiver par les quelles une grande partie du sol de la Nouvelle Angleterre est devenue à ne rendre aucun profit.

Je conseillerais à ces grands propriétaires de terre de vendre une partie de leur terre, et d'employer leur argent à cultiver le reste comme ils devraient le cultiver. Ou s'ils ont des fils d'en diviser une partie entr'eux. Alors ils seroient obligés de limiter leur force et leur habileté à une plus petite étendue. Leur revenu serait plus grand, leurs terres deviendraient meilleures, les terres laissées en pâturage recevraient leur attention, et les prairies, ces mines de richesses agricoles, seroient égouttées et mises en culture. C.

Engraissement des Moutons.

En répondant aux questions " d'Un Jeune Cultivateur," sur ce sujet, faites dans le *Co. Gent., No. 13, Vol. 8*, je lui dirai seulement comment les moutons des autres ont été engraisés, et je le laisserai à sa discrétion pour les imiter ou non.

Il faut que les moutons soient bien protégés contre le froid et les temps pluvieux. Il faut faire des bâtisses exprès, fermées de tout côté excepté du côté sud. Il faut leur mettre une litière de paille dans les temps froids. Pour les engraisser, comme toute autre animal, tenez les séchement et chaudement. Plus ils ont de repos, ce qui est bon pour la santé, plus ils engraisent. Il leur faut de deux livres et demie à trois livres de foin chacun par jour, et deux à trois roquilles de blé-d'inde moulu. Une nourriture variée de racines et de grain est la meilleure, vû qu'elle n'est pas aussi rechauffante que du grain seul. Faites bouillir les racines et tranchez les. Un repas de racines et un ou deux repas de grain par jour diminueront la quantité de foin requise. Ils doivent avoir de l'eau fraîche au moins deux fois par jour — et un auge avec du goudron saupoudrer de sel, d'accès facile. On dit que quelques têtes de pin données de temps à autre pour brouter, tiennent bien lieu du goudron ; mais ne négligez pas de leur donner du sel souvent. On peut leur donner de l'avoine moulue au lieu du blé-d'inde si on le préfère. On peut les enfermer aussitôt que le temps froid commence, leur laissant l'usage d'un petit enclos lorsqu'il fait beau, ou bout de la bergerie. Ce sont des directions générales, à être modifiées en les appliquant suivant les lieux et les circonstances.

De plus permettez moi de conseiller à " Un Jeune Cultivateur," ainsi qu'aux vieux, de se pourvoir d'une bonne bibliothèque agricole, en addition à leurs journaux d'agriculture hebdomadaires. Ils ne regretteront jamais l'achat, et je garantirai que vingt-cinq-piastres ainsi dépensés seront plus que deux fois remboursés par l'information qu'ils auront. " Un Jeune Cultivateur" trouvera que la " Tenue des Moutons par Randall" sera bientôt payée, en lui disant comment mettre une couche extra de graisse sur ses douze agneaux, ce qui rapportera quelques piastres de plus dans sa poche.

Quand vous avez besoin d'un livre ou d'un traité sur l'agriculture, demandez à l'éditeur de votre journal d'agriculture quel est le meilleur ouvrage, convenant à vos besoins, localité, etc., sur le sujet ou branche particulière dont vous avez besoin, et il ne manquera pas de vous donner un avis, surtout s'il est un *Monsieur de Campagne (Country Gentleman)* ou un Cultivateur. — H. H. Rose Cottage, La.

" Il faut moins de Terre ou plus de Travail."

PAR LE PROF. J. A. NASH.

C'est le titre d'un excellent article dans un numéro récent du *Moore's Rural New Yorker*. Est-il vrai qu'il nous faut moins de terre ou plus de travail ? et si c'est le cas, qu'y a-t-il de mieux à faire, de diminuer la terre ou d'augmenter le travail ?

La terre inculte produit autant que la terre cultivée, si non plus. Le même soleil luit sur elle ; la même pluie l'arrose ; elle est

sous le même atmosphère. Il est dans la nature de la terre de toujours produire ; elle doit produire quelque chose. Un acre dans le Massachusset produisait plus de bois il y a trois cents ans, qu'il ne produit de blé-d'inde maintenant. Le bois n'avait aucune valeur alors, il ne se vendait pas. Un acre sur les Montagnes Rocheuses produit autant maintenant. Mais qui en a le bénéfice ?

Le devoir de l'agriculture est de faire produire aux acres la plus grande valeur au temps et à la place ; ou, si non la plus grande valeur absolument, la plus grande valeur au-dessus du coût de la production, ou le plus grand profit. Ce serait un grand acte de folie pour un cordonnier que de bâtir une boutique de cent pieds de longueur, et alors n'y faire que l'ouvrage qu'il pourrait faire de ses propres mains. L'intérêt de la dépense serait plus que balancer le revenu. Il serait possible pour un cultivateur de faire une distribution aussi imprudente de ses capitaux. S'il occupait cent acres de terre labourable de haut prix, et qu'il n'y ferait pas plus d'ouvrage qu'il n'en pourrait faire de ses propres mains, le cas serait semblable. La longue boutique serait un capital mort, parcequ'elle ne serait d'aucun usage ; et la ferme serait un capital mort, à moitié mort au moins, parcequ'il ne serait pas possible de l'exploiter. Il y a une proportion à observer entre le capital fixe et le capital actif dans chaque affaire. Vous ne prendrez pas un marchand rusé, dans Broadway ou la Rue Washington, à mettre tout son argent dans un beau magasin, à acheter des marchandises pour le remplir. Il réserve quelque chose pour engager et payer des commis. Y a-t-il quelque raison pour la quelle le cultivateur mettrait tout ce qu'il a dans la terre, les instruments et les animaux, et ne garderait rien pour engager des travailleurs ?

Mille acres de terre, sans quelqu'un pour les cultiver, produiraient de la classe, du poisson, s'il y a des ruisseaux, des fruits sauvages et des ronges, et peut être quelques racines qui serviraient à prolonger la vie dans un cas de faim extrême. Un natif pourrait peut être y trouver à vivre. Ce serait un cas extrême. Considérons l'autre côté. Si mille hommes forts y travaillaient, un homme par acre, le tout serait bientôt défriché ; les rochers seroient changés en clôtures, ou du moins arrangés de manière à ne pas nuire à la culture ; les parties humides seroient égouttées ; les parties sèches soumises à l'irrigation ; les sols des différentes parties mêlés, en mêtant de l'argile sur du sable, et du sable sur l'argile ; le tout serait bien clôturé, et chaque acre serait comme un jardin. Au lieu de ne nourrir qu'une seule famille, cette terre fournirait de la nourriture à une population de dix mille personnes. Mais tout ceci pourrait n'être pas profitable. Mille piastres par jour seroient une grande somme à payer pour le travail.

Ce sont les extrêmes. Le moyen de faire de l'or est en quelque part entre ; et, soyez en certain, il n'est pas près de l'un ou l'autre extrême. Un grand nombre travaillent comme s'ils pensaient ce moyen dans le voisinage du premier mentionné. S'il ne mettaient pas jusqu'au dernier sou dans la terre, et rien pour le travail, ils viendraient aussi près de lui que possible. D'autres peuvent aller trop près de l'autre extrême—payant trop pour le travail en proportion de la terre qu'ils cultivent ; défrichant leurs terres inutiles plus vite qu'il n'est profitable, et cultivant de plus grandes récoltes qu'ils ne peuvent faire ; car tout ceci est possible ; et si quelqu'un connaît un cas bien attesté de ce genre, il ferait bien de le rapporter, afin que le cultivateur errant, dont les terres non défrichées et les grandes récoltes doivent le ruiner, puisse avoir un conseil à temps.

Nos pères payaient un écu pour une verge de coton Indien, en beurre à douze sous la livre ; un écu pour leur écrire une lettre pressée de trois lignes, en farine à quatre sols la livre ; et un écu pour une serrure Anglaise, qui ferait rire un voleur, et pleurer un honnête homme, en fromage à six sols la livre ou moins. Il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas amélioré leurs fermes. Leur meilleur moyen était de vivre aussi facilement que possible. Il n'y avait aucune récompense pour l'entreprise. La seule chose étonnante est comment ils pouvaient vivre. S'ils avaient pu acheter une meilleure verge de coton pour un quarteron de beurre, ou lieu de donner cinq louis pour cela ; s'ils avaient pu payer l'avocat pour sa courte épître, avec quatre livres de farine, au lieu de dix-sept, ou s'ils avaient pu acheter une serrure Américaine pour quelque chose de moins toutes sortes de vols et de pillages, et ils auraient fait un jardin de la Nouvelle Angleterre avant nos jours. Pourquoi les hommes cultivent-ils leurs fermes maintenant comme leurs pères étaient appelés à le faire sous la politique de George III. et Lord North, et on pourrait aussi dire, de Jefferson et James Madison, autant que la protection donnée au cultivateur y est concernée ? Alors ça ne payerait pas d'employer des travailleurs. Mais est ce que ça ne payerait pas à présent ? Le prix du travail est relativement plus bas qu'il n'était alors ; ça prend moins de produits pour payer les gages d'un homme, que depuis que nos pères sont débarqués à Plymouth. Les travailleurs viennent nous trouver, du Canada, d'Irlande, et de l'Ouest. Peut être dites vous qu'ils sont ignorants et mal-honnêtes. Ils ont aussi honnêtes que nous sommes, ce qui n'est pas dire beaucoup pour eux ; et ils travailleront bien si vous leur dites comment. Il paraîtrait comme si la Divine Providence voulait que la Nouvelle Angleterre devint maintenant un pays cultivé. Les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre seront-ils sincères à eux-mêmes et au vieux berceau de la Liberté Américaine ?

Jamais l'encouragement pour les cultivateurs à engager des travailleurs, à faire produire leur terre, et à avancer, n'a été aussi bon qu'il l'est à présent. Les prix actuels ne tiendront peut-être pas. Nous avons à concourir avec l'Ouest pour les produits les plus portatifs. Il peut s'écouler deux ans avant qu'ils vendent à vil prix devant nous. Mais il est probable que nous aurons encore à payer cinq livres de beurre pour une serrure dont personne autre qu'un voleur ne se contenterait, ou dix-sept livres de veau pour une verge de coton Indien, qui ne sera pas assez fort pour envelopper une meule de fromage. Si le gouvernement faisait son pire, il ne pourrait pas ramener ces temps. Le tarif de '47 ne montre aucune faveur spéciale à l'intérêt agricole, et cependant les cultivateurs ont eu de très bons temps depuis. Mais combien de cultivateurs n'ont pas profité des hauts prix des deux années dernières — ont perdu les hauts prix, en n'ayant rien à vendre ? Et pourquoi ? Pas parceque leurs fermes ne pouvaient rien produire, mais parcequ'elles n'étaient pas travaillées. Le cultivateur lui-même a travaillé aussi fort que tout autre devrait le faire, peut être trop fort, ce qui aurait pu diminuer son courage, et son esprit d'entreprise. C'est quelquefois le cas. Mais qu'est un homme dans cent acres. Les alliés auraient aussi bien fait d'envoyer un homme pour soumettre les Moscovites. Il ne peut pas seul changer son sol ; il ne peut pas rendre bon le mauvais sol ; il ne peut que cultiver à moitié ceux qui sont bons naturellement ; il ne peut pas amasser de fertilisants, ni en acheter, car il n'a rien pour les payer. Après avoir essayé toute l'année à faire ce qu'aucun mortel ne peut faire — à prendre soin de cent acres seul, le résultat est qu'il n'a rien bâti. Ses bâtisses ne sont pas meilleures, ses clôtures ne sont pas meilleures, sa terre n'est pas meilleure, et il n'a rien à vendre pour rendre les choses meilleures pour l'année prochaine. S'il eut bien cultivé dix acres, avec ses propres mains, ou s'il eut cultivé cent acres avec l'aide de quatre hommes, (cinq hommes peuvent faire presque aussi bien sur cent acres qu'un homme sur dix acres,) c'eût été autrement. Dans le premier cas ; il aurait pu avoir quelque chose à vendre ; et dans le dernier cas il aurait pu montrer une ferme améliorée au moins. La terre bien cultivée paie mieux que celle qui ne l'est pas. Il est vrai qu' "il nous faut moins de terre et plus de travail"—aussi vrai que vous pouvez voir le nez sur la figure d'un homme, après qu'il a avalé assez de li veur pour rendre le petit bout le plus gros.

Mais comment devons nous arriver à la fin ? Devons nous vendre une partie de la terre, ou engager plus de travailleurs ? Le dernier, au delà de toute question, si les circonstances favorisent l'entreprise. "Une petite ferme bien cultivée" est meilleur en "chanson" qu'en pratique. Vous ne pouvez pas avoir, pour une petite ferme, la variété et l'excellence des instrumens qui sont requis pour produire des récoltes bonnes et profita-

bles. Les meilleurs instrumens aratoires, et les bâtisses grandes et commodes, amoindrissent le coût de la production dans les grandes fermes, mais l'augmentent dans les petites. Le cultivateur de quelques acres doit se contenter de ramper comme il le peut, pour produire ce qu'il peut à plus grands frais que son voisin sur une grande ferme, et de ne vivre qu'en limitant jusqu'à l'extrême les besoins de sa famille ; moyen, dont la tendance est de dégrader au lieu d'élever—de donner occasion aux sots et aux damoiseaux d'en parler sottement, de classer les filles sensibles du rang des femmes de cultivateurs, et de faire une certaine classe de demoiselles, bonnes à rien qu'à être sous les soins de leurs papas, et qui pense que la culture est une très petite affaire.

Les goûts et les préférences, et mille circonstances, connus seulement par l'individu, sont à prendre en considération. Il n'est pas désirable que tous soient cultivateurs, car alors il n'y aurait personne pour acheter leurs produits ; non plus que tous ceux qui sont cultivateurs, soient de grands cultivateurs, car alors il n'y aurait pas assez de terre ; et de plus, quelques uns sont obligés d'être petits dans tout affaire, il faut autant qu'ils soient petits cultivateurs que toute autre chose. Si un homme n'a pas de goût pour les beautés de la nature ; s'il préfère la brique, le mortier et les trous fétides aux paysages émaillés de fleurs, si son âme n'est pas en harmonie avec la musique de la chambrée agreste, s'il ne ressent aucun plaisir quand le noble cheval lui obéit, quand le bœuf robuste le regarde avec désir pour avoir sa nourriture, et que tous les habitants de l'étable se réjouissent à son arrivée, qu'il demeure dans la ville, qu'il détaille du lait dans les faubourgs, ou des rubans au comptoir. Ou, s'il a du goût pour la mécanique, qu'il en profite lui-même, et qu'il en avantage le monde, en l'exerçant. Ou s'il a du goût pour le commerce, qu'il sillonne l'océan, tandis que d'autres sillonnent la terre. Chacun doit s'efforcer de rencontrer les vues d'une Providence bienfaisante sur notre race. Si un individu veut être cultivateur et aime encore une vie paisible, il lui faut plutôt une petite étendue de terre qu'une grande étendue. S'il a peu de capitaux, et n'a pas l'intégrité qui dans un cultivateur, forme toujours une juste base pour le crédit, ou, si comme quelques uns, il n'a pas la faculté de faire connaître son intégrité jusqu'au point de lui faire avoir de l'argent à des taux modérés, alors il faut qu'il n'ait qu'une petite étendue de terre ; car la culture sans capitaux, et le crédit est une mauvaise affaire, et elle sera pire à mesure que le pays vieillira.

Mais si un homme veut prendre le trouble d'une vie d'affaire, (celle de la culture n'est pas plus onéreuse qu'une autre,) s'il a de l'argent, ou la base d'une réputation qui lui en fera avoir à des taux ordinaires ; s'il a assez d'instruction pour faire un homme prudent—pour le rendre actif, désireux de se distinguer sans tromper personne ; s'il a une connaissance de son affaire, et l'aime, et sur-

tout s'il a ce que quelques uns n'ont pas, la faculté de dériver les travaux des autres, pourquoi lui parler d'une moindre étendue de terre? Qu'il ait mille acres. Il serait avantageux pour lui et le pays de les avoir. Pour un tel homme il ne faut pas moins de terre, mais plus de travail. "Une petite terre bien cultivée" est justement ce qu'il faut pour un cultivateur, qui désire vivre avec aisance et sans trouble. C'est une belle chose pour des hommes qui ont leur fortune, et qui veulent quelque chose pour se recréer, et jouir de la vie plus longtemps. Il n'y a pas d'amusement plus innocent et plus rationnel. Rien n'est plus propre à prolonger la vie, et à rendre son déclin heureux. Mais pourquoi un homme au milieu de sa vie, dont le commerce est la culture, et qui l'aime, désirerait-il être un petit cultivateur. Qu'il change plutôt un mot dans la vieille chanson, et dise "donnez moi une grande ferme bien cultivée;" car, quoiqu'une petite ferme bien cultivée soit une bonne chose dans plusieurs cas, toujours meilleure qu'une grande, mal-cultivée, néanmoins une grande ferme bien cultivée, le propriétaire étant le maître de ses affaires, et désirant s'en occuper, est meilleure qu'une autre.

Tenue des Étables,

Quelle masse de conséquences est comprise dans cette courte phrase "Tenue des Étables!" Quel nombre de constitutions ruinées et de membres perdus a-t-on à passer en revue! Quelles nouvelles maladies introduites, et qu'elles vieilles maladies perpétuées, par la manière de tenir les étables—vraiment, nous devrions plutôt dire mauvaise tenue! car comment, au nom de la fortune, l'absence de chaque chose qui pourrait tendre au confort d'un animal, et la présence de chaque chose qui pourrait tendre au contraire, sont venues pour être honorées du titre, nous nous avouons jusqu'à un certain point incapable de le comprendre. "Tenue des Étables!" Ombres de coursiers morts, depuis le temps que l'homme a mis le fer dans vos gueules, et a réclamé par la force le droit de vous faire esclaves, nous pouvons imaginer l'ironie concentrée de votre version de la tenue des étables; nous pouvons imaginer "le coursier fougueux" parlant de ses membres et de ses nerfs rongés par la douleur, son mal de cœur, occasionnés par l'air chaud de l'appartement où il a passé ses meilleurs jours; nous pouvons entendre le cheval de travail parler de son mauvais fourrage, ses yeux cuisants de la douleur qu'ils souffrent des gaz dans son étable non-aérée; et le cheval de charette qui désapprouve la nourriture de paille sur la quelle il essaie à vivre tout en faisant son devoir. Quelle histoire pourrions nous avoir de la "Tenue des Étables," si ses victimes pouvaient établir leurs griefs!

Mais nous oublions que notre intention est d'être pratique, et non spéculative; venons en aux faits, et répondons à la question:

Quelle est l'objet de tout système de tenue des étables? Nous pensons que c'est de tenir les animaux dans la meilleure santé et la meilleure condition à travailler, de la manière la plus économique. Comment devons nous le faire? Suivant tout ce qui a été dit et écrit sur le sujet, nous pouvons choisir parmi vingt systèmes chacun qui se donne pour le meilleur. Nous ne sommes pas pour dire des absurdités sur la tenue des animaux dans une condition aussi près que possible de l'état de nature; d'abord, les chevaux de travail ne sont pas dans une condition naturelle; il n'est pas naturel de vivre dans les étables, de tirer des charges, ou d'avoir des fers cloués à leurs sabots. Ce qu'est le cheval dans son état sauvage, quel qu'il soit, et ce qu'il est à l'état domestiqué, sont deux choses bien différentes; ses habitudes sont totalement changées, et ses emplois matériellement modifiés. Nous ne désirons pas exclure l'aide du raisonnement scientifique pour ce à quoi l'animal a été évidemment destiné par la nature, mais nous voulons dire que nous sommes convaincu que, sous des circonstances totalement surnaturelles l'expérience seule peut répondre à la question de ce qu'il y a de mieux à faire ou à être fait—l'expérience fondée sur la connaissance exacte de principes; l'état le plus philosophiquement exact peut devenir le plus insignifiant quand quelques unes de ses prémisses sont changées.

Pour commencer à la source—disons un mot de la multiplication des animaux. Nous ne sommes pas pour dire au cultivateur combien de temps il doit faire rapporter sa jument, ou quelle espèce de cheval est adapté à son pays, car nous pensons que les cultivateurs sont beaucoup comme les autres: ils pensent qu'ils connaissent leurs affaires mieux que tous autres, et, pourvu qu'un système rencontre leur but, ils n'aiment pas à faire des expériences; "et il y a peu à les blâmer pour cela." Mais il nous faut prendre la liberté de demander quelques uns d'eux pour quoi ils n'agissent pas conformément à ce qu'ils savent être exact? Ils ont une idée, nous pensons, de ce que l'on entend par transmission héréditaire de la maladie; sur quel principe, alors, gardent ils une vieille jument aveugle, atteinte d'éparvins, etc., quand elle ne peut plus travailler, pour en avoir un ou deux poulains? Pensent-ils qu'ils prennent le bon moyen de continuer une race saine, ou ont-ils des poulains pour la même fin qu'un certain honnête homme faisait ses razors—pour les vendre?

Avant de pouvoir espérer d'avoir des poulains sains, il faut avoir des parents sains, et de fait les poulains sains ne peuvent descendre que de parents sains; agissez franchement—ou autrement donnez nous des mâles sains, et nous tâcherons de vous dire comment les conserver. D'abord, quant aux étables dans les quelles nos animaux pour les fins agricoles doivent résider. Comme de raison, la plupart de ceux pour qui nous écrivons ont leurs étables bâties; à ceux qui

ne les ont pas bâties nous offrons quelques courtes directions; et ceux qui en ont peuvent modifier leurs établissements en conséquence, c'est-à-dire, s'il pensent qu'ils en valent la peine.

1. Que les ouvertures soient le plus éloignées du nord et de l'est que possible.

2. Jurez par les boîtes détachées, et ne croyez pas aux appartements.

3. Que les planchers soient en brique, presque de niveau, penchant légèrement vers l'égout au centre de la boîte.

4. Ayez beaucoup de lumière, et que les fenêtres soient arrangées de manière à ce que vous en puissiez régler la quantité comme il vous plaira.

5. Aërez! sur des principes scientifiques si vous pouvez—mais aërez! Ayez des ouvertures en haut pour faire sortir l'air impur, et d'autres en bas pour faire entrer l'air pur. Il faut bien peu d'habileté pour diriger l'air du bas de manière à ce qu'il ne frappe pas les pattes des animaux.

6. Faites chaque boîte aussi haute, longue et large que la place le permettra; nous ne prescrivons aucun nombre particulier de pieds; de fait, vous ne pouvez pas avoir trop de place, et il faut qu'il y en ait assez pour que le cheval se tourne facilement dans toutes directions.

7. Patronisez les crèches, les auges et les rateliers de fer, et que chaque boîte en ait un de chacun, mettez le ratelier très bas, afin que le cheval puisse manger son foin de la manière qu'il préfère, et qu'il ait la tête basse; si vous mettez le foin hors de sa portée, il montrera de temps à autre son mépris de votre ignorance en le tirant à ses pieds avant de le manger, l'employant également pour sa nourriture et sa litière. C'est autant pour le réceptacle; maintenant pour la chose qui doit être reçue.

A quel âge peut-on prendre le poulain de travail de l'enclos ou de la cour où il mange de la paille, pour l'établir et le faire travailler? Nous supposons que l'animal a été bien tenu; qu'il a eu en abondance de la bonne herbe dans le champ, et du bon foin dans la cour. Si vous désirez être économique, et faire mourir votre cheval de faim, attendez qu'il soit tout-à-fait formé; ça ne paie pas avant ce temps. Nous supposons qu'on lui a manié souvent la tête et les pattes, et qu'on l'a habitué à son bruyant du fer; autrement sa première visite à la forge lui laissera peut-être une impression assez désagréable pour le rendre totalement intraitable pour longtemps en suite à chaque visite future. Après ces préliminaires, nous répondons à la question de "quel âge?" en disant trois ans au moins, et nous ne nous proposons pas de diminuer d'une semaine. Si nous pouvions nous fier à vous, ou plutôt à vos serviteurs, nous vous laisserions le poulain de deux ans pour faire quelque petit ouvrage; mais nous ne pouvons pas vous faire comprendre que le petit ouvrage d'un cheval adulte est un esclavage méprisable pour un être aussi jeune, et ayant été plus

d'une fois trompé nous ne pouvons pas courir le risque encore une fois. A l'âge de trois ans, prenez votre poulain et faites le ferrer pour la première fois. Ah! ce premier ferrage! Quel point dont le serrement de corne, et tous les maux de pieds sont héréditaires: nous désirerions être un esprit subtil dans le cerveau de chaque forgeron qui doit ferrer un cheval pour la première fois, alors nous répandrions bientôt la notion que le pied d'un poulain est un morceau de mécanisme désagréable à la vue qu'il faut raper et couper dans la forme convenable. Sauve nous—forme convenable! Nous lui conseillerions de la manière la plus gentille de mettre son couteau dans le buffet pour ce temps, ou du moins, de se servir du dos pour gratter la corne cassée, et de ne pas couper et laisser ouverts ces tubes d'où sortiront des liquides, et ensuite qui devien dront durs et fragiles. Alors devenant plus dociles en voyant suivre nos suggestions nous lui demanderions de vouloir bien faire le fer pour convenir au pied, et non le pied pour convenir au fer; nous le prions de le faire large, de laisser les talons du fer plus minces qu'aucune autre partie, et enfin, de mettre deux clous dans le quartier intérieur, et quatre à l'extérieur; après avoir fait cela nous laisserions notre habitation temporaire, avec l'agréable conviction qu'une fois au moins dans sa vie un cheval a été bien ferré par nos avis.

Nous avons notre animal en action maintenant, en bonne condition, travaillant d'abord avec modération, et placé dans une étable convenable, bien éclairé, égoutté et aérée; nous le traiterons comme un cheval de travail, et nous nous informerons comment et quand nous le nourrirons et le soignerons.

La quantité de nourriture et le temps de la lui donner, comme de raison, dépend entièrement de la somme d'ouvrage que le cheval est appelé à faire; et la qualité et l'espèce de fourrage seront aussi modifiées par les mêmes circonstances; l'animal qui travaille beaucoup le coursier pendant la saison de Londres, peut et prend de huit à dix repas par jour, quelquefois d'avoine pure sans mélange, ne lui donnant pas le temps de digérer la nourriture massive et moins nutritive; le cheval de trait, dans le temps où l'on s'en sert peu, maintiendra son état même sans avoine du tout, pourvu qu'il ait de temps à autre une bonne portion de foin. Nous connaissons, en vérité, des établissements où l'ouvrage est irrégulier, quoique quelquefois sévère, et où les chevaux ne sont nourris qu'au son, mais le résultat paraît n'être rien de satisfaisant; le poil rude, les muscles faibles, et une transpiration excessive, font voir que le système est mal soutenu sous une telle nourriture, indépendamment de la disposition qu'ont de tels animaux aux maladies de peau de différents genres, surtout aux indigestions.

Nous sommes justifiables, alors, à soutenir comme un axiome que pour le cheval de travail l'avoine est nécessairement indispensable pour maintenir une bonne santé. C'est

une question pour plusieurs de savoir si l'avoine doit être moulue ou non sous toutes les circonstances; quelques uns le prétendent pour l'application universelle du système, tandis que d'autres le limitent au vieux cheval, alléguant que les jeunes chevaux contractent l'habitude de manger beaucoup en découvrant que leur fourrage n'a pas besoin d'être tant mâché; pour notre part nous sommes enclin du côté de l'avoine moulue généralement employée; on peut assurer une parfaite mastication en mêtant un peu de son et une double ou triple portion de paille; et certainement les facilités supérieures pour la digestion, et le secours conséquent des organes digestifs, sont des points qui valent la peine d'être considérés.

Quant à la nourriture verte et aux racines, elles sont un peu dans la position des médecines alternatives, très précieuses en quantités modérées, mais elles ne sont nullement adaptées à supporter les fonctions nutritives d'un animal de travail. Une autre considération importante est la quantité d'eau qu'on doit donner. Partout où c'est possible nous sommes en faveur du système de Pange; les vaisseaux étant tenus pleins, et l'eau toujours à la température de l'étable. Si un animal entre quand il a trop chaud, on peut l'empêcher de boire pendant quelques instants, ou ne lui en laisser boire qu'une petite quantité, mais ordinairement on peut le laisser à lui-même avec une parfaite sûreté; l'expérience lui ayant enseigné que l'eau ne lui sera pas ôtée, il manifeste ordinairement aucun empressement à en boire une grande quantité à la fois. Si, néanmoins, on ne peut pas mettre convenablement des auges, on doit certainement avoir soin de ne pas laisser l'animal quand il a chaud aller à l'étang et y remplir son estomac d'une immense quantité d'eau froide; l'avis paraîtrait presque inutile, si la colique ne fût pas la conséquence constante de cette négligence.

Nous ne sommes pas, dans le cours de nos observations, entré dans les petits détails des nombreuses phases de la tenue de l'étable, nous rappelant que nos lecteurs, au moins ceux qui prendront quelque intérêt dans le sujet, le connaissent familièrement, et ne seraient pas disposés à changer l'heure des repas ou la quantité de nourriture à notre suggestion.

Nous avons simplement essayé d'y réunir quelques notions qui nous frappaient comme étant un peu mise de côté dans la pratique ordinaire. "Un mot au sage est suffisant." Un autre fois nous pourrions peut être avoir quelques idées relatives au coursier et au cheval de chasse. Si nous pouvons le faire, nous promettons de les réunir, pour l'amusement de nos lecteurs, si non pour leur instruction.—*Oxford Journal*.

—:—
NOUVEAU MÉTAL.—Le *Galignani's Messenger*, dit que l'Alumine, métal récemment découvert, commence à venir plus généralement en usage en France. Les aigles qui sont sur les pavillons de l'armée, qui jusqu'ici étant faites avec du cuivre

galvanisé, sont maintenant faites de ce nouveau métal, et allègent la pesanteur du drapeau d'environ 2½ lbs. L'Alumine est plus sonore que le bronze, et partant ou l'emploi pour les instruments de musique. On en a aussi fait des cuillères, des fourchettes, des sous-coups, etc. La pesanteur de l'Alumine n'est environ que d'un quart de celle de l'argent. Le bel argent valant 225 fr. le kilogramme, et l'Alumine 360 fr., un morceau de ce dernier métal de grosseur égale à un kilogramme d'argent ne vaut que 75 fr., au lieu de 225 fr. Ainsi une fourchette et une cuillère qui en argent coûteraient 50 fr., ne coûteraient que 15 fr., faites de ce nouveau métal.—*C. Gault*.

—:—
PRIX AU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Taux auxquels les Produits sont achetés des Cultivateurs.

27 Jun. 1857.

- Foin, les 100 bottes, de 10 à \$11½.
- Paille, do de 4 à \$5.
- Beurre frais, la livre, de 1s 4d à 1s 6d.
- Do. salé, do., de à 11d 1s.
- Fromage du pays, de 6d à 8d.
- Blé, point.
- Orge, 3s 9d à 4s 3d.
- Avoine, de 2s 2d à 2s 4d.
- Sarrasin, point.
- Pois, de 3s 6d à 3s 9d.
- Bœuf, les 100lbs., de 5 à \$8.
- Porc, do 8½ à \$9.
- Mouton, la livre, de 5d à 7d.
- Veau, 6d à 7½d.
- Oufs, 1s 4d à 1s 6d.
- Miel, la livre, 7½d à 8d.

LIVRES TEXTUELS PRECIEUX

A VENDRE PAR L'ESOUSSIGNE.

	£	s.	d.
AGRICULTURE Scientifique de Norton,	0	3	9
Chimie Agricole de Johnston,	0	6	3
Philosophie de Comstock, Notes de Lardner,			
3 vols.	1	5	0
Do. Edition Abrégée,	0	3	9
Chimie de Comstock,	0	5	0
Éléments de Géologie de Lyell,	0	10	0
Géologie Élémentaire de Chamber, par Page,	0	4	0
Géologie Académique, par J. W. Dawson, F.G.S., avec une Carte de la Province,	0	10	0
Géologie de Comstock,	0	5	0
Zoologie de Agazziz et de Gould,	0	5	0
Zoologie de Chamber,	0	5	0
Manuel de Minéralogie de Nicol,	0	8	9
Minéralogie de Comstock,	0	3	9
Livre Textuel de Botanique de Gray,	0	10	0
Botanique de Comstock,	0	5	0
Hydrostatique de Miller,	0	9	0
Principes de Newton,	0	9	0
Dynamique de Griffin,	0	10	0
Sections Coniques de Tonhunter,	0	15	0
Optique de Griffin,	0	12	0
Éléments d'Astronomie de Hymer,	1	0	0
Géométrie des Surfaces Plaines de Todhunter,	0	15	0
Statistiques Analytiques de Todhunter,	0	15	0
Calcul Différentiel et Intégral de Hall,	0	12	6
Algèbre de Wood,	0	18	9

Et tous les Classiques Latins et Grecs en usage dans les Collèges et les Ecoles Supérieures.
HEW RAMSAY.



BUREAU D'AGRICULTURE ET DES STATISTIQUES.
Toronto, 15 Août, 1856.

PRIX POUR ESSAIS.

£40 £25 £15

LES PRIMES ci-dessus seront payées aux trois Meilleurs Essais, respectivement, sur l'Origine, la Nature et les Habitudes, et l'Histoire du Progrès, d'une période à une autre, et la Cause de la visite du Charançon, la Mouche Hessianne, Cousin et autres insectes qui ont fait des ravages sur la Récolte de Blé en Canada, et sur telles maladies aux quelles il étoit sujetta la récolte de Blé, et sur les meilleurs moyens de les faire disparaître.

L'Essai devra être délévéré au Bureau le QUINZIEME jour de AVRIL prochain, et devra être désigné par un motto, dont une copie devra être envoyée sans cachet avec le nom et l'Adresse de l'auteur. Les Prix seront accordés suivant la décision d'un Comité, qui devra être nommé par les Bureaux d'Agriculture du Haut et du Bas Canada, ou, à défaut d'une telle décision, par le Bureau, les Essais choisis deviendront le propriété du Bureau. Il ne sera accordé un prix que dans le cas où l'Essai produit sera d'une mérite suffisant.

On craint que le Cultivateur dans son empressement à produire du blé, ne porte pas assez d'attention au danger qu'il y a à cultiver trop longtemps le même grain sur le même morceau de terre, et l'on espère que l'avis et l'confirmation qui l'on obtiendra par ces Essais, aideront à arrêter les vœux du blé.

P. M. VANCOUGNET,

Gis. Ministre d'Agriculture, etc.

IMPORTANT AUX CULTIVATEURS.

Livres d'Agriculture, etc.

- LE Guide du Cultivateur, par Stephens, 2 vols., avec plusieurs Gravures, . . . 30 0
- Elements de Chimie Agricole, par le Professeur Johnston, 5 0
- Chimie Agricole de Liebig, 5 0
- Dictionnaire du Jardinier de Johnston, 7 6
- Directoire des Fleurs de Jardin, par Rob. Buist, 6 3
- LES MOUVONS, leurs Races, Traitement et Maladies, par W. Youatt, avec Gravures, 3 9
- LES COCHONS, leurs Races, Traitement et Maladies, avec Directions pour Saler le Lard et Boucaner le Jambon, illustrée, 3 0
- LE CHIEN, sa Race, Traitement et Maladies, par W. Youatt, avec 30 gravures, . . . 7 6
- Le Livre de la Culture Américaine, par R. L. Allan, 5 0
- La Basse Cour Américaine, contenant une description des différentes Races Domestiques, avec Directions pour les Elever, &c. 5 0

A vendre par HEW RAMSAY.

(Des Copies Simples peuvent être envoyées par la Poste.)

VENANT D'ÊTRE PUBLIÉ.

Prix, 7s 6d.

L'Avancement du Canada, DU BARBARISME à la RICHESSE et à la CIVILISATION,

Par CHARLES ROGER.

Québec : P. SINCLAIR.
Montréal : H. RAMSAY.



COLLEGE MCGILL MONTREAL.

Cours d'Agriculture et de Chimie Agricole.

PAR LE PROFESSEUR DAWSON.

Ces lectures commenceront le premier Lundi de Novembre, à 4 P. M., et se continueront chaque Lundi et Vendredi jusqu'au 1er de Mai. Elles comprendront les sujets suivants :—

PROPRIETES Chimiques et Mécaniques des Sols—Sols du Canada—Constituants Organiques et Inorganiques des Plantes et des Engrais—Considération détaillée des différentes Récoltes, leur Culture, Maladies et Ennemis—Engrais avec les méthodes les moins coûteuses et les meilleures de les avoir et de les appliquer—Rotation des Récoltes, ses raisons et différentes sortes en usage, recherche quant à la possibilité d'éviter la rotation par l'usage d'engrais spéciaux—Culture, ses principes et sa pratique, labourage du sous-sol, égouttage, etc.— Animaux Domestiques, leurs Race et Traitement, la Laiterie— Culture du Verger et du Jardin, variétés des fruits, maladies et ennemis des arbres fruitiers, petits fruits et végétaux.

Les Elèves peuvent entrer pour le Cours Spécial d'Agriculture comme suit :

1ERE ANNEE.
Composition Anglaise. | Athématiques.
Française. | Chimie.
Histoire Naturelle.

2DE ANNEE.
Littérature Anglaise. | Mathématiques.
Française. | Agriculture et Chimie
Philosophie Naturelle. | Agricole.

Qu les Elèves pourront rester pour une Session seulement, et prendre avec les Lectures Agricoles telles autres classes qu'ils désireront et qu'ils seront compétents à suivre. Prix pour les Lectures sur l'Agriculture 25s, ou pour toutes les branches du Cours Spécial £5 par Session.

Les lectures sur l'Agriculture commencent en Novembre, pour accommoder les personnes engagées dans l'Agriculture ; mais les Elèves désirant entrer pour le Cours Spécial, dans la but d'obtenir des diplômes, devront se présenter à l'ouverture de la Session le 10 de Septembre.

Almanacs pour 1856.

LE REGISTRE ANNUEL ILLUSTRE DES AFFAIRES RURALES ET ALMANACH DU CULTIVATEUR, embelli de CENT-CINQUANTE GRAVURES. Prix, 1s 3d.

ALMANACH CANADIEN DE MACLEAR. Prix, 74d.

— Et —
L'ALMANACH DU CULTIVATEUR. Prix, 3d ou 1s 6d la douzaine.

A vendre par

H. RAMSAY

Nouvelle Mappe

De l'Amérique Britannique du Nord, Venant d'être Publiée.

COMPRENANT le Haut et le Bas-Canada, la Nouvelle Ecosse, le Nouveau Brunswick, l'Isle du Prince Edouard et le Cap Breton, par W. & A. K. Johnston, Edinbourg. Bien montée sur des rouleaux, prix, 11s 3d, pour Ecoles. Bureaux, &c.

H. RAMSAY.

GRAINES FRAICHES, 1857.

LYMANS, SAVAGE & CO. (successeurs de Wm. Lyman & Co.) viennent de recevoir d'Europe et des États-Unis leurs Grandes provisions ordinaires de GRAINES DE JARDIN, DES CHAMPS ET DE FLEURS, qu'ils offrent aux Marchands de la Campagne, aux Cultivateurs et aux Jardiniers à des termes libéraux. Les graines sont de la récolte de 1856, importées des meilleures maisons et leurs noms sont garantis véritables. Entr'autres il y a les suivantes :—

- 200 lbs Betteraves Rouges
- 100 lbs do à Sucre
- 200 lbs Choux Précoces d'York
- 200 lbs do Tambours
- 100 lbs do Basse Hollande
- 50 lbs do Gros Français York
- 50 lbs do St. Denis do
- 28 lbs do Rouges de Hollande à Mariner
- 20 lbs Choufleurs Assortis de Paris
- 500 lbs Carottes, Longues Oranges
- 400 lbs do Blanches de Belgique
- 200 lbs Concombres Précoces de Ferme
- 100 lbs do Longs Verts
- 500 lbs Betteraves Champêtres, Longues Rouges
- 200 lbs do Jaunes Rondes
- 4000 lbs Oignons Rouges Américains
- 500 lbs do Jaunes do
- 100 lbs do Blancs do
- 50 minots de Pois de Jardin Assortis
- 10 do Ravus Assortis
- 20 do Navets Jaunes d'Aberdeen
- 60 do do do de Suède
- 20 do do Blancs Ronds
- 10 do do Précoces
- 200 do Blé d'Inde, différentes sortes
- Trèfle Long de Vermont
- Do do Rowdon
- Do do Hollande
- Do du Haut-Canada
- Do Blanc de Hollande
- Lucerne
- Mil Anglais
- Chauvre, Graines de Canarie et Navette etc. etc. etc.

Fevrier, 1857.

31ns.

Impression dans les deux Langues.

POUR LES SOCIETES D'AGRICULTURE, faites avec la plus grande expédition et aux prix les plus modérés. H. RAMSAY

Avis aux Cultivateurs.

L'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU du Comté de Montréal, assure dans tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Montréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux Directeurs soussignés :—

- MM. Edouard Quin, Prés't., Longue Pointe.
- Jos. Laporte, Pointe aux Trembles.
- Wm. Macdonald, Lachine.
- P. E. Leclerc, St. Hyacinthe.
- John Dods, Petite Côte.
- E. Hudson, Montréal.
- Louis Boyer, Montréal.
- J. O. A. Turgeon, Terrebonne.
- Eustache Prud'homme, Coteau St. Pierre.

P. L. LE TOURNEUX, Secrétaire et Trésorier.

Montréal, 1 Juillet, 1854.

Magasin en Gros de Papier.

Le Soussigné a en main une grande collection Anglaise et étrangère de Papier à Ecrire, à Dessiner et à Enveloppes, choisi par lui-même dans les marchés anglais, écossais et français. Il a aussi un ample assortiment de Livres de Comptes, de toutes grandeurs et réglés d'après différents modes ; livres d'Ecoles Anglais ; Bibles, Livres de Prières, etc.

HEW RAMSAY.